LES PRIX DU QUÉBEC

LES LAURÉATS

2001

Québec

LAURÉATS

2001

VICTOR-LÉVY BEAULIEU 6

ROBERT EMERY PRUD'HOMME 10

MARCEL TRUDEL 14

ROLAND POULIN 18

PAUL BUISSONNEAU 22

RENÉ JODOIN 26

CAROL COUTURE 30

EMIL SKAMENE 34

PAVEL HAMET 38

MICHEL BERGERON 42

MORREL P. BACHYNSKI 46

103-01602/

LES PRIX DU QUÉBEC

Cette brochure a été réalisée conjointement par
le ministère de la Culture et des Communications
et le ministère de la Recherche, de la Science et de la Technologie

Recherche et rédaction
Janette Biondi
pour les prix Denise-Pelletier, Paul-Émile-Borduas et Albert-Tessier

Gaetan Lemay
pour les prix Georges-Émile-Lapalme,
Athanase-David et Gérard-Morisset

Valérie Borde
pour les prix Léon-Gérin, Marie-Victorin, Wilder-Penfield,
Armand-Frappier et Lionel-Boulet

Révision linguistique
France Galarneau
Hélène Dumais

Photographie
Marc-André Grenier

Conception et réalisation
Bleu Outremer

Photogravure
Composition Orléans

Édition
Claude Lanelle

ISBN 2-550-38522-2
Dépôt légal: 2001
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© Gouvernement du Québec, 2001

Site Internet des Prix du Québec
www.prixduquebec.gouv.qc.ca

Le Québec est riche en hommes et en femmes talentueux et créatifs; les présents lauréats des Prix du Québec en témoignent une fois encore avec éclat.

Déjà reconnues comme exceptionnelles dans leurs milieux respectifs et aujourd'hui couronnées par un Prix, les réalisations de Victor-Lévy Beaulieu, Robert Emery Prud'homme, Marcel Trudel, Roland Poulin, Paul Buissonneau, René Jodoin, Carol Couture, Emil Skamene, Pavel Hamet, Michel Bergeron et Morrel P. Bachynski sont désormais offertes en modèles à l'ensemble des Québécois et des Québécoises. Elles enrichissent notre patrimoine culturel et scientifique commun et ainsi, en devenant nôtres, elles nourrissent notre fierté et notre désir de dépassement.

Chers lauréats, à travers votre travail et soutenus par une vision et un talent hors du commun, vous avez réalisé un parcours remarquable et contribué à l'avancement de la société québécoise. Vous avez marqué d'une empreinte profonde et durable le champ que vous avez choisi d'exploiter. Vous êtes aussi une source d'inspiration pour ceux de nos jeunes qui se dirigent ou qui sont déjà engagés dans la voie de la science ou de la culture.

Pour tout ce que vous avez accompli déjà et accomplirez encore, recevez l'expression de l'immense gratitude et les félicitations de vos concitoyens et concitoyennes du Québec.

La vice-première ministre,
ministre d'État à l'Économie et aux Finances,
ministre des Finances
et ministre de la Recherche, de la Science et de la Technologie,
Pauline Marois

La ministre d'État à la Culture et aux Communications,
ministre responsable de la Charte de la langue française
et ministre responsable de l'Autoroute de l'information,
Diane Lemieux

Le ministre délégué à la Recherche, à la Science et à la Technologie,
David Cliche

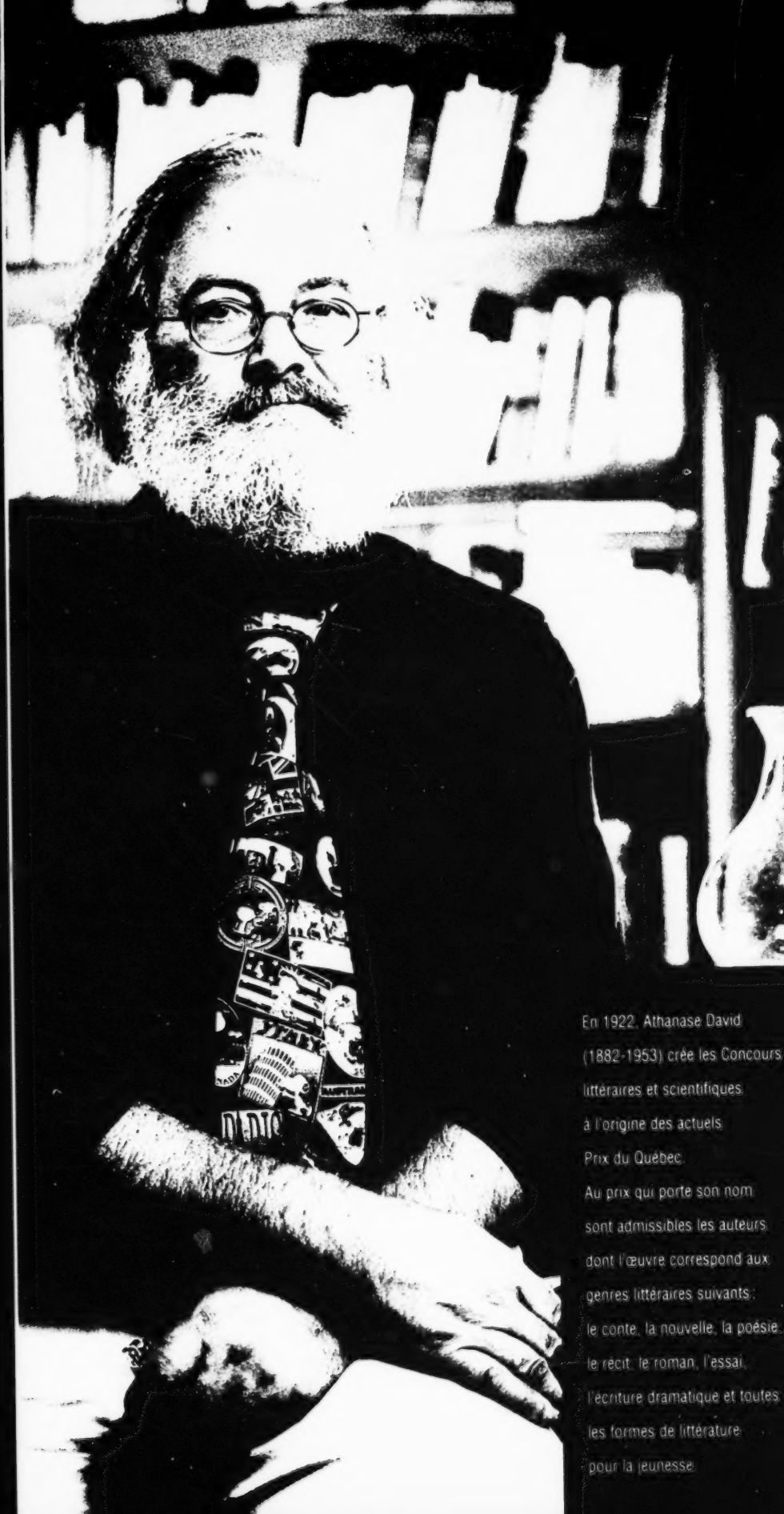
Depuis longtemps, le gouvernement du Québec honore des hommes et des femmes qui, par leurs réalisations exceptionnelles, ont su marquer leur temps tout en contribuant à l'essor de la société québécoise. Les Prix du Québec sont l'hommage qu'il rend à leur mérite dans les domaines de la culture et de la science; ils sont non seulement le plus haut témoignage de reconnaissance d'une carrière remarquable, mais aussi une récompense qui érige les lauréats et lauréates en modèles pour l'ensemble de la population.

L'origine des Prix du Québec remonte à 1922. Athanase David, secrétaire de la province de Québec, crée alors les Concours littéraires et scientifiques pour soutenir le travail d'écrivains et de chercheurs chevronnés. Jusqu'en 1967, les prix littéraires, et parmi ceux-ci le prix David, seront décernés pour une œuvre littéraire en particulier et les prix scientifiques, pour un ouvrage de recherche. À partir de 1968, le prix David est accordé pour l'ensemble de l'œuvre d'une écrivaine ou d'un écrivain, tandis que les prix scientifiques continuent annuellement de reconnaître les travaux d'une ou deux personnalités du monde des sciences.

En 1977, pour refléter la diversité de la vie culturelle, sociale et scientifique, le gouvernement du Québec crée les Prix du Québec. En plus du prix Athanase-David qui, déjà, couronne une carrière littéraire, le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines et le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie sont institués en remplacement des prix scientifiques; s'y ajoutent le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels et le prix Denise-Pelletier pour les arts de la scène.

En 1980 est créé le prix Albert-Tessier pour le cinéma et, en 1992, le prix Gérard-Morisset pour le patrimoine. En 1993, deux autres prix scientifiques sont créés: le prix Armand-Frappier souligne une contribution exceptionnelle au développement d'institutions de recherche ou à la promotion des sciences et de la technologie, tandis que le prix Wilder-Penfield couronne une carrière de recherche dans le domaine biomédical. En 1997, un autre prix s'ajoute, le prix Georges-Émile-Lapalme, qui reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité de la langue française parlée ou écrite au Québec. Enfin, le prix Lionel-Boulet, décerné pour la première fois en 1999, reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne qui s'est illustrée par ses activités de recherche et développement en milieu industriel.

Les lauréats et lauréates reçoivent du ministère de la Culture et des Communications ou du ministère de la Recherche, de la Science et de la Technologie une bourse de 30 000 $ non imposable, une médaille en argent, création exclusive d'un ou d'une artiste du Québec, et un parchemin calligraphié.



En 1922, Athanase David (1882-1953) crée les Concours littéraires et scientifiques à l'origine des actuels Prix du Québec.

Au prix qui porte son nom sont admissibles les auteurs dont l'œuvre correspond aux genres littéraires suivants : le conte, la nouvelle, la poésie, le récit, le roman, l'essai, l'écriture dramatique et toutes les formes de littérature pour la jeunesse.

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX ATHANASE-DAVID

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Victor-Lévy Beaulieu participe de la démesure des personnages qui habitent son œuvre. Autant de livres que d'années vécues, souligne-t-il à la blague, comme pour atténuer l'espèce de vertige que l'on peut éprouver devant une œuvre aussi imposante et singulière. Une bonne trentaine de romans, une douzaine d'essais et autant de pièces de théâtre; des adaptations pour la télévision comme *Race de monde* et *L'Héritage*, et des téléromans comme *Montréal P.Q.* et *Bouscotte*. Ce qui est considérable, puisque Victor-Lévy Beaulieu a plus de 20 ans quand paraît son premier ouvrage, un court essai sur Victor Hugo pour lequel il obtient le prix Larousse-Hachette (1967). En 1982, à l'âge de 37 ans, il reçoit coup sur coup le prix Ludger-Duvernay et le Prix Belgique-Canada pour l'ensemble de son œuvre. Au cours des 35 dernières années, Victor-Lévy Beaulieu a construit une œuvre imposante, qui touche à tous les genres et qui est, tant par son imaginaire que par sa langue, l'une des plus importantes de notre littérature. Une œuvre profondément liée à l'évolution culturelle du Québec des dernières décennies.

Pourtant, quand il était jeune, Victor-Lévy Beaulieu rêvait d'être biologiste et de consacrer sa vie à la recherche sur le cerveau. Même s'il ne l'est pas devenu, il continue néanmoins à nourrir ce penchant pour la science. Il s'intéresse à l'astronomie, à la découverte spatiale et au clonage. Il lit une bonne dizaine de livres de science par année. Des revues aussi. Il rappelle au passage qu'il était beaucoup question du cerveau dans *Don Quichotte de la Démanche*, roman paru en 1975 et pour lequel il a reçu, la même année, le Prix du Gouverneur général. Il regrette que la pédagogie d'aujourd'hui ne fasse pas plus de place à la science. Tout comme il trouve dommage « que la plupart des écrivains se sentent étrangers à cet univers-là et se trouvent ainsi à passer à côté de la société dans laquelle ils vivent ».

Cette orientation nettement humaniste n'est certes pas étrangère à la singularité de l'œuvre et à la philosophie qui la sous-tend. « Le rôle de l'écrivain comme intellectuel, dit-il, est de devancer l'histoire, de voir par ses propres recherches et par son intuition ce que le monde va devenir. » Il doit tenter de comprendre comment les grands courants du passé, sociaux, culturels et politiques, ont façonné nos sociétés. S'interroger sur le fait qu'elles n'avancent pas plus rapidement. Il lui faut être conscient du lien entre l'état de développement du cerveau humain et celui de nos sociétés. On verra là l'influence de celui qui fut son ami, Henri Laborit. En ce sens, Victor-Lévy Beaulieu reproche à la littérature de ne pas emmener le lecteur plus loin « que le simple réquisitoire de ce qui est finalement devenu nul et non avenu ».

Cette exploration passe d'abord et avant tout par le langage. Écrire pour lui, c'est aller plus loin que le langage courant, c'est construire. « Dans l'écriture, il y a la vision des choses, le regard, la critique. » Puis, citant Jean-Paul Sartre, il parle de l'écriture comme du matériau total.

Dans une œuvre, tout est déterminé par l'écriture, par le langage. Ce n'est pas tant pour l'histoire qu'elle racontait, que pour le défi que représentait sa construction empruntée à celle de l'opéra et ses dialogues inspirés de l'alexandrin, que *Montréal P.Q.* demeure aujourd'hui encore, de toutes ses œuvres télévisuelles, la préférée de son auteur. Victor-Lévy Beaulieu s'élève contre tout moralisme au sujet de la langue. Ainsi, dira-t-il, « écrire c'est s'approprier ce que l'on trouve et le métier de l'écrivain, c'est d'en faire une musique, une sonorité qu'il soit impossible de retrouver ailleurs ». C'est donc d'abord et avant tout par le langage que se crée l'univers singulier de Victor-Lévy Beaulieu.

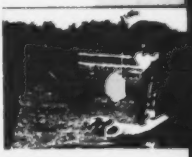
Par l'importance qu'elles accordent à sa région natale, le Bas-du-Fleuve, ses œuvres télévisuelles se situent dans la lignée des grandes séries du passé tout en apportant un renouveau et une dimension humaine qui n'avaient jamais été atteints. Elles retiennent jusqu'à deux millions de téléspectateurs chaque semaine. Elles lui ont valu de gagner trois fois le prix Gémeaux du meilleur texte pour *L'Héritage*, un prix Anik pour *Montréal P.Q.* et une fois de plus le prix Gémeaux du meilleur texte pour *Bouscotte*.

Depuis plus de trois décennies, Victor-Lévy Beaulieu met sa débordante énergie et son audace au service de la littérature d'ici et d'ailleurs, celle d'hier et d'aujourd'hui, ainsi qu'à leurs auteurs. Ses entretiens à la radio et ses essais ont guidé les amateurs de littérature dans l'œuvre et l'univers souvent complexes d'écrivains québécois ou canadiens comme Roger Lemelin, Gratien Gélinas, Yves Thériault, Jacques Ferron et Margaret Atwood. Il leur a aussi proposé une lecture personnelle, intelligente et passionnée d'auteurs américains comme Jack Kerouac et Herman Melville, de géants de la littérature internationale comme Victor Hugo, Voltaire et Léon Tolstoï.

Victor-Lévy Beaulieu a aussi été un éditeur audacieux et novateur. Aux Éditions du Jour, où il est directeur littéraire de 1969 à 1973, il crée la collection Répertoire québécois qu'il orientera vers la publication de textes anciens de notre patrimoine. Il fonde les Éditions de l'Aurore en 1973, les Éditions VLB en 1976 dont il cédera les

droits en 1985 et, en 1995, les Éditions Trois-Pistoles. Il ne s'est pas contenté d'écrire. Il a choisi d'être aussi l'un des grands animateurs des lettres québécoises.

Et le théâtre! En 1991, il reçoit le prix du meilleur texte de l'Association québécoise des critiques de théâtre pour *La Maison cassée* qui avait été créée l'été même au Caveau-Théâtre de Trois-Pistoles. L'année suivante, on y crée *Sophie et Léon* qui donne à voir un portrait de la Russie à travers la relation déchirante du couple Tolstoï. Et, en 1997, l'Académie québécoise du théâtre lui remet le Masque de la meilleure production en région pour *La Guerre des clochers*.

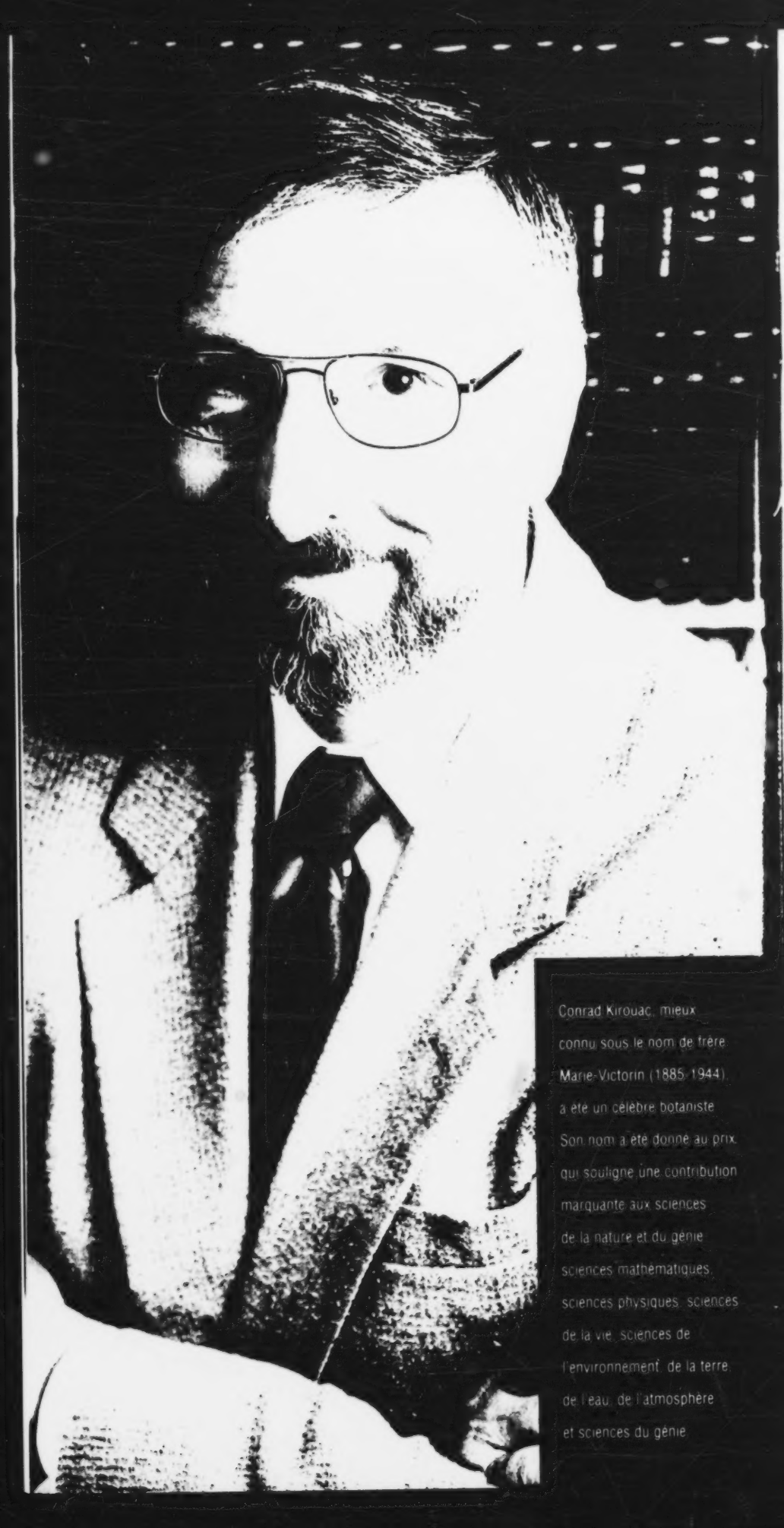


Ses essais littéraires sur Hugo, Tolstoï, Melville ou Ferron témoignent plus que tout de l'inassouvissable curiosité de l'écrivain, de son étonnante mémoire, de son ouverture et de son originalité. Lorsqu'il entreprend de visiter une œuvre, il lit tout, absolument tout, et plusieurs fois. Il ne prend aucune note ; l'écriture se fera de mémoire. Cette démarche s'inscrit en réaction à ces critiques qui opèrent « à partir de grilles d'analyse et qui écrivent comme s'ils n'avaient jamais eu de rapports véritables avec les auteurs dont ils parlent, comme s'ils faisaient de la vivisection ». Ce qui crée le plaisir et donne de l'importance à un livre, dira-t-il, c'est qu'il change quelque chose en nous. Et c'est la relation de son expérience au contact d'une œuvre et d'un auteur qui l'intéresse. Et la forme peut tout aussi bien mêler le récit autobiographique, la biographie, le journal intime, l'essai et la fiction. Réinvention du genre littéraire, selon Gaston Miron. Invention de la critique, selon Louis Hamelin. Pour les deux, les trois tomes de *Monsieur Melville* sont à ce titre exemplaires et tiennent du chef-d'œuvre.

Jeune, il était heureux sur une terre. Il serait peut-être cultivateur aujourd'hui si sa famille avec ses 13 enfants n'avait dû déménager de Saint-Jean-de-Dieu à Montréal quand il était adolescent. Faute d'argent, les grandes études lui ont été refusées. Puis, de 17 à 19 ans, c'est la polio qui le frappe avec toute l'appréhension que la maladie suscitait à l'époque quant à l'avenir des personnes atteintes. Malgré tout, Victor-Lévy Beaulieu a le sentiment d'être né sous une bonne étoile. « Et ça, dira-t-il, c'est important dans la vie, surtout pour la reconnaissance. » Et c'est à cette bonne étoile qu'il attribue la chance d'être revenu à Trois-Pistoles, d'y vivre de son métier d'écrivain – « les régions, c'est pas prévu pour ça » – et de pouvoir consacrer ses surplus d'énergie et de temps à l'animation culturelle et politique de sa région.

PRIX ATHANASE-DAVID

2000 Pierre Morency
1999 Roland Giguère
1998 André Langevin
1997 Gilles Marcotte
1996 Monique Bosco
1995 Jacques Poulin
1994 Rejean Ducharme
1993 Gilles Hénault
1992 André Major
1991 Nicole Brossard
1990 Andrée Maillet
1989 Jean Éthier-Blais
1988 Michel Tremblay
1987 Fernand Ouellette
1986 Jacques Brault
1985 Jacques Godbout
1984 Jean-Guy Pilon
1983 Gaston Miron
1982 Marie-Claire Blais
1981 Gilles Archambault
1980 Gérard Bessette
1979 Yves Thériault
1978 Anne Hébert
1977 Jacques Ferron
1976 Pierre Vadeboncœur
1975 Fernand Dumont
1974 Rina Lasnier
1973 Marcel Dubé
1972 Hubert Aquin
1971 Paul-Marie Lapointe
1970 Gabrielle Roy
1969 Alain Grandbois
1968 Félix-Antoine Savard



Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin (1885-1944), a été un célèbre botaniste. Son nom a été donné au prix qui souligne une contribution marquante aux sciences de la nature et du génie : sciences mathématiques, sciences physiques, sciences de la vie, sciences de l'environnement, de la terre, de l'eau, de l'atmosphère et sciences du génie.

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX MARIE-VICTORIN

PRUD'HOMME

Depuis la découverte du celluloïd en 1868, les plastiques ont envahi tous les champs de l'activité humaine, de l'agriculture à la conquête spatiale en passant par la médecine ou l'habillement. Cependant, ces matériaux n'ont pas encore livré tous leurs secrets. Depuis le début de sa carrière, dans les années 70, Robert Emery Prud'homme scrute l'étrange comportement de certains polymères, les macromolécules qui composent les matières plastiques et les élastomères tels que le caoutchouc. Actuellement, près de la moitié des plastiques utilisés sont formés de mélanges de différents types de polymères, ou de polymères avec diverses petites molécules. Dans un pneu d'automobile, par exemple, on compte une dizaine de substances dont différents types de caoutchouc à forte concentration. Comment toutes ces matières interagissent-elles au niveau moléculaire et quelle incidence ces interactions ont-elles sur les propriétés des matériaux? Voilà le type de questions auxquelles le professeur de l'Université Laval répond depuis plus de 25 ans.

C'est au Séminaire de Salaberry-de-Valleyfield que ce fils d'agriculteur natif de Sainte-Martine apprend à apprécier les sciences, pour la rigueur qu'elles exigent et leur capacité à prévoir les événements. Les mathématiques lui semblent trop abstraites; il préfère la chimie, une science expérimentale. En choisissant d'étudier les polymères, Robert Emery Prud'homme sait qu'il pourra se plonger dans des recherches fondamentales tout en se souciant des applications concrètes de ses découvertes. En 1975, après un doctorat à l'Université du Massachusetts à Amherst, des études postdoctorales à l'Université de Montréal puis un bref passage dans un centre de recherche industriel, il entre à l'Université Laval presque comme on entre en religion. Là, sans relâche, à raison de six jours de travail par semaine – plus quelques lectures le dimanche! –, il analyse le comportement intime des macromolécules et aligne les publications savantes. En 1982, il surprend la communauté scientifique en montrant que les polyesters peuvent s'associer pour former des complexes très particuliers, que l'on dit «stéréoréguliers». Cette découverte marque le point de départ d'un nouveau champ de recherche qui s'est beaucoup développé depuis. Par exemple, en s'appuyant sur les travaux fondamentaux du professeur Prud'homme, d'autres chercheurs, reconnaissant le même comportement, utilisent le polylactide, un polyester stéréorégulier, pour confectionner des points de suture résorbables... et épargner ainsi bien des souffrances aux opérés!

Également au début des années 80, le professeur fait figure de pionnier dans la recherche sur les mélanges de polymères, qui restent fort mal connus en dépit de leurs nombreuses applications industrielles. Ses travaux font école : et depuis, des dizaines d'autres chercheurs canadiens s'intéressent au sujet. En 1985, il reçoit la prestigieuse bourse Steacie du Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada, qui lui permet de se consacrer à temps plein à ses travaux. Au fil des ans, sans tambour ni trompette, Robert Emery Prud'homme met sur pied un laboratoire ultraspécialisé, unique en Amérique du Nord, pour percer les secrets des macromolécules. Spectroscopes, calorimètres, microscopes de tous genres et appareils de diffraction des rayons X fournissent notamment aux chercheurs des données essentielles pour mieux saisir toute la complexité des mélanges de polymères.

Tout au long de sa carrière, le professeur de Québec s'engage dans une multitude d'autres domaines, le plus souvent en collaboration avec des partenaires industriels tels que Alcan, Bayer (Polysar), Goodyear ou IBM. Il publie au fil des années plus de 200 articles scientifiques et son expertise en chimie physique lui vaudra d'être membre des comités de sélection des subventions de recherche dans ce domaine, au niveau tant fédéral que provincial. Même si l'homme reste plutôt discret, sa réputation dépasse les frontières du Canada. En 1990, il préside le 33e Congrès de l'Union internationale de chimie pure et appliquée (UICPA), la plus grande réunion internationale sur les macromolécules, qui attire 2 500 chercheurs à Montréal.

Depuis 1986, Robert Emery Prud'homme est aussi à la tête du Centre de recherche en sciences et en ingénierie des macromolécules (CERSIM), qu'il a fondé et développé en encourageant d'autres chercheurs à s'intéresser aux fascinants matériaux que sont les polymères. Le CERSIM regroupe aujourd'hui 16 professeurs, plus de 70 étudiants ainsi qu'une vingtaine de professionnels et de chercheurs postdoctoraux. C'est le plus important centre de recherche sur les polymères au Canada et un des principaux en Amérique du Nord. Toujours dans le but de mieux comprendre la chimie de ces matériaux, tout en veillant à leurs applications industrielles, Robert Emery Prud'homme réussit à convaincre chimistes et ingénieurs de se joindre au CERSIM. Ce mariage original de deux disciplines n'est pas courant. Cependant, il est considéré de nos jours comme un modèle d'organisation de la recherche dans ce domaine, et plusieurs centres européens sont sur le point de l'adopter.

À 55 ans, Robert Emery Prud'homme s'enthousiasme pour ses travaux comme au premier jour, même s'il avoue prendre beaucoup de plaisir à ses activités extraprofessionnelles. Beaucoup de lectures – surtout d'histoire, qui le passionne depuis toujours, mais aussi des romans: russes, italiens, néerlandais ou espagnols. Un peu de sport, du temps passé en famille, avec ses quatre enfants. Au laboratoire, le chercheur s'attaque cette fois à un nouveau défi, la cristallisation des films minces de polymères. Le choix de ce sujet n'a rien du hasard. « Au niveau scientifique, explique Robert Emery Prud'homme, on connaît encore très mal les phénomènes qui se déroulent à la surface des matériaux ». Toutefois, c'est surtout en pensant à ses étudiants que le professeur a sélectionné ce nouveau thème. Très attaché à la mission d'enseignement que lui confère son statut d'universitaire, Robert Emery Prud'homme met un point d'honneur à proposer des sujets aussi intéressants que prometteurs aux futurs chercheurs qu'il prend plaisir à encadrer. Depuis ses débuts, il a ainsi supervisé près d'une cinquantaine de mémoires de maîtrise, 24 thèses de doctorat et 25 chercheurs postdoctoraux, un record à la Faculté de sciences et de génie de l'Université Laval. On lui doit aussi plus de la moitié des cours donnés au deuxième et au troisième cycle concernant la chimie des polymères, ainsi qu'un manuel destiné aux étudiants de premier cycle. De quoi assurer une relève scientifique bien préparée à concocter les polymères de demain...

PRIX MARIE-VICTORIN

2000 Gilles Brassard
1999 Gilles Fontaine
1998 Ashok K. Vijh
1997 Louis Legendre
1996 Stephen Hanessian
1995 John J. Jonas
1994 Ronald Melzack
1993 Non attribué
1992 Charles P. Leblond
1991 Mircea Steriade
1990 Leo Yaffe
1989 Jacques LeBlanc
1988 Germain J. Brisson
1987 Pierre Deslongchamps
1986 Stanley George Mason
1985 André Barbeau
1984 William Henry Gauvin
1983 Pierre Dansereau
1982 Camille Sandorfy
1981 René Pomerleau
1980 Claude Fortier
1979 Armand Frappier
1978 Bernard Belleau
1977 Jacques Genest

Léon Gérin (1863-1951), que l'on considère comme le premier sociologue québécois, a donné son nom au prix réservé aux sciences humaines. Les disciplines reconnues pour ce prix sont les sciences sociales, les sciences du langage, les sciences de l'administration, l'urbanisme et l'aménagement, l'histoire, les sciences juridiques, les sciences de l'éducation et la géographie.

MARCEL TRUDEL

Marcel Trudel est un rebelle. À 84 ans, il défend encore ardemment son point de vue et n'hésite pas à affirmer, documents à l'appui, que la Conquête a eu du bon pour le Canada français, quitte à se faire – encore – de nombreux ennemis. Adolescent, l'historien rêve de devenir le Balzac du Canada français. Pourtant, rien dans l'entourage de ce fils de menuisier, orphelin à 5 ans, ne le prédestine aux belles-lettres. Sa famille adoptive le pousse vers la prêtrise, mais, après cinq mois passés au Grand Séminaire de Trois-Rivières, il ne peut s'imaginer curé. Dans les années 30 et 40, il étudie donc la philosophie et les langues, déterminé à faire carrière dans l'enseignement et à gagner ainsi sa vie tout en s'adonnant à l'écriture. Pendant ses études de lettres, à l'Université Laval, il écrit un roman, *Vézine*, qui sera publié en 1946. Toutefois, c'est en 1945, lorsqu'il explique dans sa thèse de doctorat l'influence de Voltaire au Canada, que Marcel Trudel obtient son premier grand succès. Il y fait montre d'un remarquable talent pour les études historiques qui lui vaut d'être nommé premier professeur d'histoire de l'Université Laval, en 1947. Là, il se penche d'abord sur l'époque du Régime anglais, mais il constate rapidement que la population québécoise connaît encore mal la période précédente de son histoire.

« Dans les années 40 et 50, explique Marcel Trudel, on enseignait une histoire enjolivée de l'époque de la Nouvelle-France, avec ses héros mythiques, Jacques Cartier, Champlain, Maisonneuve ou Jean Talon... » La réalité historique lui apparaît déformée par la vision idéaliste, nationaliste et dévote que présentent les historiens tels que le chanoine Groulx. Marcel Trudel, lui, veut tout connaître de la vraie Nouvelle-France : son histoire politique, militaire, mais surtout sociale. « Je voulais savoir comment les gens vivaient à cette époque, comment ils s'habillaient, ce qu'ils avaient dans leur assiette », raconte-t-il. Inlassablement, l'historien accumule une incroyable quantité de renseignements, fouillant sans relâche les moindres archives personnelles – alors que d'autres se contentent des grandes archives nationales –, les comptes des fabriques et les inventaires les plus divers, jusqu'à être certain qu'aucun document ne lui a échappé.

Sa manière de travailler, aussi minutieuse que rigoureuse, vaut à Marcel Trudel d'être à l'origine d'un véritable renouveau méthodologique, qui donne une orientation plus scientifique aux recherches historiques. Le recours systématique aux sources, leur critique argumentée, la confrontation des témoignages lui font découvrir une Nouvelle-France plus objective, qu'il racontera dans une œuvre colossale, encore inachevée 50 ans plus tard. De 1963 à 1997, Marcel Trudel publie les quatre premiers tomes de son *Histoire de la Nouvelle-France*, des vaines tentatives d'implantation (1524-1603) à la seigneurie de la Compagnie des Indes occidentales (1663-1674), pour lesquels il recevra plusieurs distinctions prestigieuses dont le Prix du Gouverneur général en 1967. L'historien a 82 ans lorsque parait le dixième tome, consacré à la disparition de la Nouvelle-France (1759-1764), en 1999. Aux 612 pages de cet ouvrage, on doit ajouter les 434 pages de son livre *Les écolières des Ursulines de Québec*, paru la même année! Pendant son demi-siècle de carrière, celui que l'on surnomme parfois « Monsieur Nouvelle-France » a aussi écrit de multiples articles ainsi qu'une quarantaine d'autres ouvrages, tels *Louis XVI, le Congrès américain* et *le Canada*, avec lequel il obtient, pour la seconde fois, le prix David du gouvernement du Québec en 1951, ou *Le terrier du Saint-Laurent* en 1663, qui récolte en 1973 le prix Montcalm en France. L'ensemble de son œuvre est récompensée, notamment par le prix Molson du Conseil des arts du Canada en 1980 et par le prix Macdonald de la Société historique du Canada en 1984. Il est également chevalier de l'Ordre national du Québec, membre de l'Académie des lettres du Québec et officier de l'Ordre du Canada.

Cependant, les travaux de Marcel Trudel attirent aussi sur lui les foudres de ses contemporains, car la vérité qu'il découvre n'est pas toujours très flatteuse pour les héros nationaux. Champlain, montre-t-il par exemple, n'a pas traversé l'Atlantique pour évangéliser les sauvages et cultiver la terre, mais bien pour tirer profit du commerce des fourrures. Et il épousa une fillette de 12 ans... pour sa dot! On reproche souvent à Marcel Trudel de déterrer des sujets scabreux, alors qu'il ne fait que pratiquer le scepticisme méthodologique. En 1960, l'historien choque ses pairs en publiant un essai sur l'esclavage au Canada français, dans lequel il montre, entre autres, que certains évêques, dont Monseigneur de Saint-Vallier, ont à l'époque leurs propres esclaves. Un à un, il recense les 4000 esclaves que compte alors la Nouvelle-France, sur une population de 60000 habitants! Ces « révélations », ajoutées à sa nomination en 1962 comme président du Mouvement laïc de langue française à Québec, lui valent de nombreux ennuis. En 1965, las des querelles, il quitte l'Université Laval et l'Institut d'histoire et de géographie qu'il dirigeait depuis neuf ans pour l'Université Carleton, à Ottawa, puis rejoint l'Université d'Ottawa l'année suivante, où il enseigne l'histoire de la Nouvelle-France jusqu'à sa retraite en 1982.

Vulgarisateur et enseignant hors pair, Marcel Trudel forme au cours de carrière des dizaines d'étudiants dont plusieurs figurent aujourd'hui parmi les sommités de la recherche en histoire au Canada. Soucieux de rendre sa discipline accessible au plus grand nombre, il produit aussi des manuels et documents destinés aux jeunes, tels que l'*Histoire du Canada* par les textes, un classique. Issu d'un milieu modeste, il fonde la bourse Théodore-Baril – Mary-Trépanier en souvenir de ses parents adoptifs, pour aider chaque année un jeune de Saint-Narcisse de Champlain, son village natal, à poursuivre des études supérieures.

À 84 ans, malgré des problèmes de vue, l'historien n'abandonne pas la partie. Plus à l'aise à la tribune qu'en société, Marcel Trudel avoue prendre un plaisir fou à raconter sans relâche l'épopée de la Nouvelle-France lors des nombreuses conférences qu'il présente chaque année à l'Université des aînés depuis 1993. Et tous les matins à 9 heures précises, après sa gymnastique, il s'installe devant l'ordinateur, pour écrire inlassablement, grâce à un logiciel qui grossit les caractères à l'écran. Trois ouvrages sous presse, un autre en préparation, Marcel Trudel regrette que le temps lui fasse défaut pour compléter son examen méticuleux des 235 ans de la Nouvelle-France. Toutefois, l'infatigable historien n'a pas écrit son dernier mot...

PRIX LÉON-GÉRIN

2000 Michael Brecher
1999 Marcel Dagenais
1998 Vincent Lemieux
1997 Margaret Lock
1996 Henry Mintzberg
1995 Guy Rocher
1994 Jean-Jacques Nattiez
1993 Gérard Bouchard
1992 Charles Taylor
1991 Bruce G. Trigger
1990 Fernand Dumont
1989 Gérard Bergeron
1988 Thérèse Gouin-Decarie
1987 Louis-Edmond Hamelin
1986 Adrien Pinard
1985 Albert Faucher
1984 Jean-Charles Falardeau
1983 Michel Brunet
1982 Jacques Henripin
1981 Benoît Lacroix
1980 François-Albert Angers
1979 Noël Mailloux
1978 Marcel Rioux
1977 Léon Dion

Paul-Émile Borduas (1905-1960) a été l'une des principales figures de la peinture de l'après-guerre. Le prix qui porte son nom souligne le travail de création dans les secteurs des arts visuels, des métiers d'art, de l'architecture et du design.

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

ROLAND POULIN

« L'art est une aventure dans laquelle on s'engage et qui doit nous conduire où on n'est pas encore allé; c'est une aventure riche mais angoissante. On ne sait pas où ça peut nous mener. »

Entrer en contact avec une œuvre de Roland Poulin, c'est découvrir inscrite dans la matière un questionnement métaphysique qui rejoint chacun d'entre nous au plus intime de l'être; c'est chercher avec l'artiste, à travers son œuvre, un début de réponse.

Roland Poulin est né à Saint-Thomas en Ontario, mais il grandit à Montréal où sa famille s'installe en 1944; après ses études primaires et secondaires, indécis sur ses choix d'avenir, il entre sur le marché du travail et cherche la réponse à la question lancinante: Que faire de sa vie? De petits boulots en petits boulots, il devient assistant-graphiste dans une agence de publicité où un collègue l'entraîne un jour au Musée des beaux-arts de Montréal. C'est là sa première visite au musée; il a 22 ans et il ne connaît encore rien à la peinture. Il tombe en arrêt devant un tableau, subjugué. Roland Poulin vient de rencontrer son avenir: *L'Étoile noire* de Paul-Émile Borduas est la lumière qui le guidera désormais. Il a trouvé sa vocation, il ne lui reste plus qu'à devenir peintre.

Ce qui impressionne Poulin dans *L'Étoile noire*, c'est la générosité du peintre et la découverte de la dimension métaphysique que peut contenir une abstraction alors qu'auparavant, seule la littérature lui paraissait porteuse de réflexion philosophique. Le tableau de Borduas, parce qu'il n'est pas l'illustration d'une réalité mais l'expression de la conception des choses intérieures, répond à ses questions. « Ce que j'ai senti dans le tableau de Borduas, c'est une certaine relativité dans la lecture, et c'est encore avec ça que je travaille aujourd'hui. »

Roland Poulin, dès cet instant, entre en art comme autrefois on entrait en religion. Il s'informe sur Borduas, lit le *Refus global*, peint, dessine, travaille et se présente au concours d'admission à l'École des beaux-arts où il est refusé. Pour lui, c'est une véritable catastrophe. Mais sa conviction est telle que, loin de se laisser abattre, il s'inscrit aux cours du soir du même établissement et, après deux ans d'études, parvient à se faire parrainer par les professeurs et par atteindre son but: être accepté aux cours de jour. Quatre ans plus tard, en 1969, diplômé de l'École des beaux-arts, Roland Poulin commence à enseigner à la Commission des Écoles catholiques de Montréal, entamant ainsi une longue carrière dans l'enseignement, ce qui lui permettra de gagner sa vie et de consacrer tous ses temps libres à l'art. Car Roland Poulin a une certitude: sa vie entière sera vouée à l'art.

Il travaille quelque temps avec Mario Merola et, petit à petit, s'avance vers la sculpture, vers la matière, vers les objets. Roland Poulin n'est pas encore familier avec les techniques de sculpture, mais il sent qu'il doit explorer l'espace et la matière. Déjà il sait que la tension entre la géométrie et l'irrationnel restera l'élément déterminant de son travail en sculpture. La lumière l'intéresse et il expérimente différents matériaux jusqu'à trouver ce qui lui permet l'expression d'une recherche qui ne cessera d'évoluer, de se modifier et de s'approfondir. Il explore diverses approches, passant des modules d'acrylique transparent illuminés par des tubes de néon, à des œuvres immatérielles utilisant le laser et dont il a éliminé toute référence à l'objet. Il en arrivera cependant à délaisser ce type d'expériences pour entreprendre une démarche qui le mènera à définir son vocabulaire sculptural personnel. Après avoir exploré les possibilités de divers matériaux, il crée et expose des sculptures en ciment, avant de revenir à l'utilisation du bois et, plus tard, à celle du bronze.

Loin des modes, approfondissant le rapport du spectateur avec l'œuvre et les thèmes de la mort et du sacré, Roland Poulin se taille peu à peu une place unique dans le monde de la sculpture. Son apport à l'histoire moderne de la sculpture est désormais incontestable tout autant que la reconnaissance internationale; pas une année ne s'est écoulée, depuis 1971, sans qu'une œuvre de Poulin ne soit exposée, et ce, non seulement au Québec et ailleurs au Canada, mais aussi aux États-Unis, en Allemagne, en Belgique, en France et en Angleterre. Sa présence dans les musées et la quantité impressionnante d'écrits sur son œuvre font de lui un des artistes contemporains privilégiés. Faut-il souligner que, malgré cette reconnaissance, le sculpteur doit, pour assurer le quotidien, continuer à enseigner ? Après avoir été professeur à l'Université du Québec à Montréal, au Collège du Vieux-Montréal, à l'Université Laval, au Collège Brébeuf et à l'Université Concordia, il est toujours professeur de dessin et de sculpture au Département des arts visuels de l'Université d'Ottawa.

Parmi les nombreuses expositions personnelles qui jalonnent le parcours de Roland Poulin, il faut en rappeler deux importantes: une rétrospective au Musée des beaux-arts du Canada en 1994, qui regroupait les œuvres de 15 années, et une autre au Musée d'art contemporain de Montréal en 1999-2000. Soulignons que le dessin, qui tient une place essentielle dans l'œuvre de Poulin, est indissociable de la réflexion du sculpteur.

Roland Poulin a reçu le prix Ozias-Leduc de la Fondation Émile Nelligan en 1992, le prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton du Conseil des arts du Canada en 1996 et le prix Jean A. Chalmers en arts visuels remis par la Fondation Chalmers de Toronto.

« Tout mon travail est une recherche de fusion, fusion avec le sol, fusion des éléments entre eux. » Cette fusion dont parle l'artiste se retrouve également dans le rapport qu'il établit avec le spectateur. La production de Roland Poulin, qui rejoint les grands archétypes universels, est d'une rigueur remarquable et d'une absolue fidélité dans le propos; elle reste toujours personnelle, loin de la facilité, toujours novatrice et audacieuse. Parce que l'artiste cherche l'équilibre entre la figuration et l'abstraction, parce qu'il veut rejoindre toutes les dimensions de l'être, son œuvre atteint directement le spectateur. La sombre beauté de ses sculptures témoigne d'une réflexion sur la spiritualité, sur la vie, sur la croissance et la mort, et évoque de manière très intime la tension intérieure qui en résulte.

PRIX PAUL-ÉMILE-BORDUAS

2000 Jacques Hurtubise
1999 René Derouin
1998 Jean McEwen
1997 Irene F. Whittome
1996 Melvin Charney
1995 Charles Gagnon
1994 Henry Saxe
1993 Armand Vaillancourt
1992 Dan S. Hanganu
1991 Michel Dallaire
1990 Michel Goulet
1989 Claude Tousignant
1988 Fernand Leduc
1987 Françoise Sullivan
1986 Betty Goodwin
1985 Charles Daudelin
1984 Alfred Pellan
1983 Marcelle Ferron
1982 Roland Giguère
1981 Jean-Paul Riopelle
1980 Guido Molinari
1979 Julien Hébert
1978 Ulysse Comtois
1977 Léon Bellefleur

Dans le secteur
des arts de la scène,
le prix Denise-Pelletier
(1923-1976) honore
la mémoire de cette femme
de théâtre réputée. Il est
réservé aux domaines
de la chanson, de la musique,
de l'art lyrique, du théâtre
et de la danse.

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX DENISE-PELLETIER

BUISSONNEAU

Comment parler de lui sans utiliser de superlatifs? Comment parler de lui sans émotion, sans faire appel aux souvenirs d'enfance, sans croire à la magie du théâtre? Du petit Paul, né à Paris, au personnage hors du commun que tous les Québécois reconnaissent avec affection, il y a une multitude de personnages: ouvrier spécialisé en carrosserie, membre des Compagnons de la chanson, vendeur de disques et de pianos, comédien, metteur en scène, directeur de théâtre ambulant, fondateur de théâtre, amuseur, bousculeur, empêcheur de tourner en rond, provocateur et tendre Picolo, Paul Buissonneau.

Dernier-né d'une famille qui compte déjà trois garçons et une fille, arrivé le 24 décembre 1926, juste à temps pour participer à la chaleur d'un Noël modeste, Paul Buissonneau a traversé très jeune les épreuves qui font d'un enfant un adulte: perte du père, guerre et occupation de Paris, mort de la mère; à 14 ans, Paul Buissonneau travaille en atelier et se débrouille comme un grand avec ses frères et sa sœur.

L'enfant sensible ne saurait se contenter d'être un ouvrier rapide et compétent, il cherche ailleurs sa part de rêve, entre autres au patronage du quartier et dans le scoutisme. Le Théâtre des familles lui ouvre les portes d'un monde qu'il ne cessera de vouloir conquérir, et c'est là qu'il découvre avec ravissement le costumier où s'accumulent les objets les plus hétéroclites. Il a trouvé son moyen d'évasion, son bonheur, sa survie. Être sur les planches ou en coulisse, bricoler des décors et des costumes, jouer, séduire le public, Paul Buissonneau voudra tout expérimenter, tout apprendre. Celui qu'on croit un improvisateur de génie est un travailleur infatigable qui cache une formation solide, des études auprès de grands maîtres, dont Léon Chancerel, et une expérience de la scène qu'il ne doit pas seulement aux Compagnons de la chanson, auxquels il se joint en 1946.

Après quatre années de tournées, Paul Buissonneau quitte les Compagnons. Il arrive à Montréal au début des années cinquante et accepte de petits emplois avant de rencontrer sa chance. Un ami le présente à Claude Robillard, le directeur du Service des parcs de la Ville de Montréal, qui cherche quelqu'un pour diriger La Roulotte qui est déjà en construction. Voilà Paul Buissonneau fonctionnaire municipal. Le théâtre ambulant, qui devait permettre aux enfants de présenter de petits numéros, devient sous son impulsion un vrai théâtre et une pépinière. Les jeunes comédiens qui y font leurs classes portent des noms qui seront célèbres: Yvon Deschamps, Marcel Sabourin, Clémence Desrochers, Robert Charlebois, Claude Jasmin... la liste peut s'allonger à l'infini. La Roulotte, se promenant de parc en parc, charmera petits et grands chaque été pendant 35 ans.

Paul Buissonneau ne sait pas s'arrêter. À la même époque, en 1956, naît Picolo, personnage enchanteur d'une émission hebdomadaire de la série *La Boîte à Surprises*. Picolo, c'est Buissonneau. Il écrit les textes, assure la mise en scène, incarne le personnage. Toujours en 1956, il crée la Compagnie du théâtre de Quat'Sous et participe au Festival national d'art dramatique en présentant *Orion le tueur*, qui remporte deux prix. L'année suivante, il monte *La Tour Eiffel qui tue*; cette fois, il reçoit les premiers prix, tant au niveau régional que national.

Buissonneau, qui se définit comme un prolétaire, qui s'étonne et proteste quand on le qualifie d'artiste et de créateur, écrit des textes pour la télévision et le théâtre, met sur pied un centre dramatique dans l'ancien gymnase Campbell et multiplie les mises en scène. Il donne des cours de mime et d'expression corporelle et, conscient de ses responsabilités sociales, accepte avec une générosité qui le caractérise d'aider les groupes de théâtre qui le sollicitent. Son ingéniosité, sa facilité à recréer un monde à partir de quelques objets disparates le rendront célèbre, tout autant que sa manie de collectionner tout ce qu'il touche.

En 1965, cédant à l'insistance de son ami Yvon Deschamps, et découvrant au hasard d'une promenade une synagogue abandonnée, il fonde le Théâtre de Quat'Sous avec Claude Léveillée, Yvon Deschamps et Jean-Louis Millette. La grande aventure du petit théâtre commence, elle ne s'arrêtera plus. Paul Buissonneau, loin des théories et des traditions, s'impose de plus en plus comme un défricheur et un créateur au talent multiforme, comme l'un des moteurs de l'évolution du théâtre québécois. Celui que Jean-Claude Germain qualifie « d'homme carrefour, incontournable et inespéré comme un relais dans une tempête de neige » reste un allumeur qu'on salue avec reconnaissance.

« Il nous a enseigné la transposition théâtrale », dira Michel Tremblay. « Il a marqué l'expression théâtrale par la liberté folle qu'il accordait aux créateurs, par sa rigueur légendaire et par l'audace formelle dont il a fait preuve tout au long de sa carrière », ajoute Lorraine Pintal. Pour sa part, Lothaire Bluteau souligne cette qualité qui fait les grands maîtres: le respect du talent de l'autre: « Il m'a appris un métier, non pas pour que je marche dans ses traces, ni pour que je l'imite, mais pour que je sache ce que je veux et comment je le veux. »

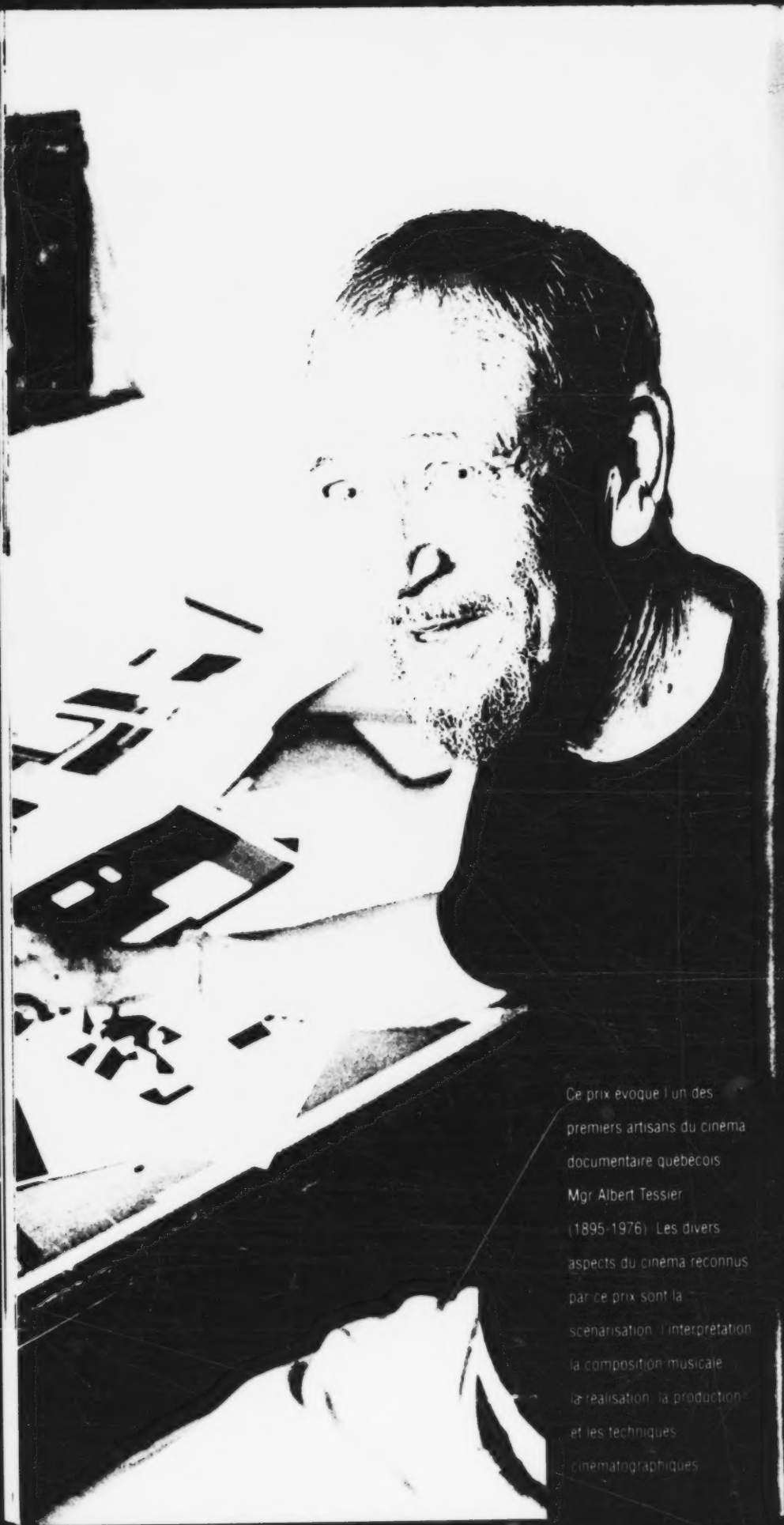
Paul Buissonneau quitte le Théâtre de Quat'Sous en 1989 mais ne s'arrête pas pour autant. Cet homme, qui a à son actif plus de 125 mises en scène pour le théâtre et la télévision, qui a joué d'innombrables rôles, ne saurait prendre sa retraite; il préfère suivre le conseil qu'il aime donner: « Ne comptez jamais sur rien, ne restez ni sur un échec, ni sur un succès. Commencez toujours autre chose, c'est la suite qui compte. » Il écrit son autobiographie, répond aux demandes qui lui arrivent de partout et continue à préparer des spectacles.

Paul Buissonneau, qui a fait la mise en scène du *Barbier de Séville*, production récompensée par un Emmy Award à New York, et qui a reçu le Prix du Gouverneur général pour les arts de la scène en 1998, accueille les honneurs avec modestie. Il se déclare immensément heureux, ému et reconnaissant envers ceux et celles qui tout au long de sa vie lui ont fait confiance, car dit-il: « Dans ma vie, les choses arrivent d'elles-mêmes, je reçois toujours des bienfaits. » Il oublie sans doute qu'à celui qui ne calcule pas, il est toujours beaucoup donné. Car Buissonneau ne calcule ni son temps, ni son imagination débridée, ni ses colères, ni son « infinie tendresse », ni son courage, ni sa ténacité. Il ne calcule pas ses rêves.

Pour Paul Buissonneau, avoir été choisi comme lauréat du prix Denise-Pelletier revêt une signification particulière car il garde le précieux souvenir d'une Denise Pelletier dithyrambique, déboulant en coulisse après la représentation de *La Tour Eiffel qui tue*, les bras levés vers le ciel, le verbe haut, criant au génie et arrachant à son mari Basil Zarov ses boutons de manchettes à figures de masques de théâtre pour les offrir à un Buissonneau pour une fois complètement silencieux. Il recevait là son premier trophée.

PRIX DENISE-PELLETIER

2000 André Brassard
1999 Jean-Pierre Ronfard
1998 Gilles Pelletier
1997 Raymond Lévesque
1996 François Morel
1995 Walter Joachim
1994 Martine Époque
1993 Monique Mercure
1992 Vincent Warren
1991 Gilles Tremblay
1990 Joseph Rouleau
1989 Jeanne Renaud
1988 John Newmark
1987 Jean-Louis Roux
1986 Colette Boky
1985 Jean Gascon
1984 Fernand Nault
1983 Gilles Vigneault
1982 Lionel Daunais
1981 Jean Papineau-Couture
1980 Ludmilla Chiriaeff
1979 Jean Duceppe
1978 Bernard Lagacé
1977 Félix Leclerc



Ce prix évoque l'un des premiers artisans du cinéma documentaire québécois Mgr Albert Tessier (1895-1976). Les divers aspects du cinéma reconnus par ce prix sont la scénarisation, l'interprétation, la composition musicale, la réalisation, la production et les techniques cinématographiques.

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX ALBERT-TESSIER

RENÉ JODOIN

Collaborateur de la première heure de Norman McLaren, qui fut pour lui un maître et une inspiration, René Jodoin a été le fondateur du studio d'animation du Programme français de l'Office national du film (ONF) et l'instigateur d'une déterminante collaboration entre l'ONF et le Conseil national de recherches du Canada sur l'application du travail par ordinateur au dessin animé. Cet homme discret, à la réflexion profonde, a marqué de manière directe et indirecte l'art de l'animation, et il est devenu lui-même un maître et un inspirateur dont l'influence se fait encore sentir, bien qu'il ait quitté l'ONF en 1985.

Né à Hull en 1920, transplanté à Chambly avec sa famille à l'âge de choisir un métier, René Jodoin sait de façon certaine, dès l'enfance, ce qu'il veut faire dans la vie : dessiner. Il veut aussi que le dessin se traduise dans des applications concrètes, ce qui le pousse vers l'École technique. Mais, s'étant présenté trop tard à l'inscription, il se retrouve finalement à l'École des beaux-arts. Son diplôme acquis, le destin lui fait un nouveau clin d'œil : Norman McLaren, qui est déjà un maître de l'animation à l'ONF, cherche des dessinateurs ; le directeur de l'École des beaux-arts suggère les noms de Jean-Paul Ladouceur et de René Jodoin. McLaren découvre en René Jodoin un jeune homme qui « s'exprime avec douceur et a tout du rêveur introverti ». Sous la direction de McLaren, Jodoin travaille d'abord avec une petite équipe produisant des cartes géographiques, des génériques, des effets spéciaux et des documentaires. Son sens de la poésie de l'image, sa connaissance approfondie du mouvement, sa vision de l'animation, qui dépasse l'approche réductrice du dessin animé pour enfants, ont tôt fait de le distinguer. Le rêveur est un artiste rigoureux, un pédagogue compétent qui parviendra à mener une double carrière d'animateur-réalisateur et d'administrateur. C'est ainsi que, dès 1945, il réalise trois des courts métrages de la série *Let's all sing together* dont il est le producteur délégué. Déjà son style personnel est perceptible. Quelques formes, quelques bouts de papier soigneusement découpés, René Jodoin met ses dessins, qui deviendront avec le temps de plus en plus géométriques et dépouillés, au service d'une poésie délicate et dansante.

Jodoin quitte l'ONF en 1947 pour un séjour au Mexique. À son retour, il entreprend avec Norman McLaren le tournage de *Spheres*, un film que les deux artistes coréalisent et qui sera terminé en 1969. Entre-temps, René Jodoin aura vécu de nombreuses expériences professionnelles.

En 1949, il travaille pour la firme Audio Pictures à Toronto, puis devient directeur artistique de Current Publications Limited, qui édite un grand nombre de publications professionnelles dont *Modern Medicine of Canada*.

Il revient à l'ONF en 1954 et il y restera jusqu'à la retraite.

D'abord responsable du programme d'animation pour la production de films destinés à la Défense nationale, René Jodoin collabore étroitement avec Frank Spiller et participe à la production et à la réalisation d'une grande variété de films scientifiques et commandités; car malgré les fonctions administratives qu'il assume, Jodoin n'abandonne jamais la création. En 1961, il invite le mathématicien anglais Trevor J. Fletcher et collabore avec lui à la réalisation de *Four Line Conics*; il réalise également *Ronde carrée*. Sa compétence et ses qualités de pédagogue sont telles qu'en 1963 on lui confie la direction du programme de films scientifiques.

Mais c'est un défi autrement plus grand qui attend René Jodoin en 1966. La mise en place et la conquête d'un secteur français à l'ONF se sont faites poste par poste et quand on demande à René Jodoin d'être le fondateur et le responsable de la section française d'animation de l'ONF, il sait que la tâche ne sera pas facile. Mais cet homme est de la race des calmes pionniers. Les conditions matérielles imposées aux membres de sa petite équipe sont sous le signe de l'austérité; les bureaux sont installés dans des roulottes, l'hiver l'odeur des chaufferettes à essence empoisonne l'air et l'été la chaleur est insupportable. De cette pauvreté il fera une force. Sous son influence, le studio français privilégie l'approche artisanale; les artistes sont libres et responsables de leurs œuvres. Les équipes sont petites et travaillent en collégialité, et la polyvalence des talents, la diversité des approches et des sensibilités favorisent une expérimentation qui restera au fil des ans l'un des traits distinctifs du Studio français d'animation. René Jodoin s'attache à former et à encourager les artistes qui l'entourent. Sa patience, sa bienveillance, ses qualités de pédagogue et son sens de la convivialité feront de lui un patron aimé et respecté.

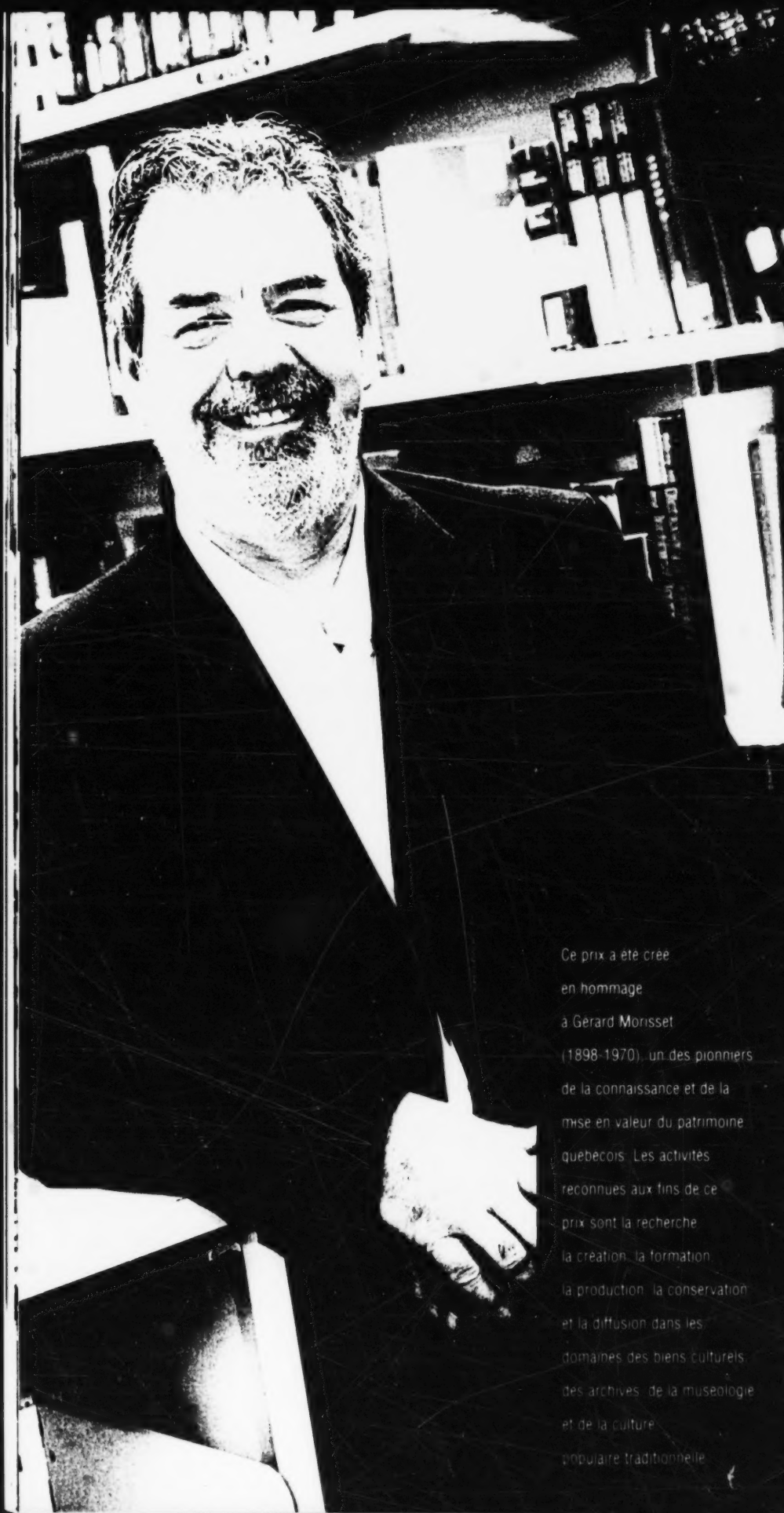
René Jodoin se révèle tout aussi avant-gardiste comme administrateur que comme créateur. Son sens naturel de l'équité le poussera à recruter sans discrimination autant de femmes que d'hommes à une époque où les luttes pour l'égalité n'ont pas encore fait école, mais il affirme que son seul véritable critère sera toujours le talent. Si les enfants et les adultes des années 2000 ne sauraient être étonnés par les images de synthèse et les films entièrement conçus grâce à l'ordinateur, il fallait être visionnaire en 1970 pour s'engager dans la recherche sur la création par ordinateur avec confiance et enthousiasme. C'est pourtant ce que fera René Jodoin en suscitant une collaboration entre l'ONF et le Conseil national de recherches du Canada. Pour Jodoin, l'utilisation de l'ordinateur permet une vérification rapide des hypothèses de travail et de toutes les variables possibles, donnant ainsi à l'artiste une plus grande liberté de création. C'est pour faire progresser les applications de l'ordinateur que René Jodoin a produit des films comme *La Faim* de Peter Foldes, encore considéré comme un chef-d'œuvre. En 1977, René Jodoin quitte le Studio français d'animation mais reste producteur et réalisateur à l'ONF, ce qui lui permet de consacrer plus de temps à son œuvre personnelle, mais aussi de continuer son travail de producteur. Il prend sa retraite en 1985.

La géométrie joue un rôle important dans l'œuvre de René Jodoin ainsi que l'intention pédagogique qui garde pourtant une légèreté poétique unique. Parmi ses réalisations les plus importantes, il faut retenir *Notes sur un triangle* (1966), *Rectangle et rectangles* (1984), *Question de forme* (1985) et, en 1999, *Entre-temps & lieu*. On retrouve d'ailleurs ces œuvres réunies dans un coffret de deux vidéocassettes publiées par l'ONF dans la collection Mémoire.

René Jodoin est un homme modeste, son regard brillant garde une lueur d'enfance que ni les ans ni une sagesse naturelle ne sauraient entamer. À plus de 80 ans, il travaille encore à un nouveau projet. Il trouve « merveilleux d'être honoré dans son pays » car « on passe beaucoup de temps avec ce qu'on fait et on doute toujours ». Le cinéma d'animation est pour lui une passion et une vocation et quand il déclare : « Il faut réussir à créer une expérience cinématographique qui est un peu plus qu'un divertissement passager », son interlocuteur comprend l'immense respect de cet homme pour un art qu'il a largement contribué à établir.

PRIX ALBERT-TESSIER

2000 Micheline Lanctôt
1999 Roger Frappier
1998 Georges Dufaux
1997 Colin Low
1996 Jacques Giraldeau
1995 Jean Pierre Lefebvre
1994 Pierre Perrault
1993 Francis Mankiewicz
1992 Jean-Claude Labrecque
1991 Frédéric Back
1990 Gilles Carle
1989 Denys Arcand
1988 Anne Claire Poirier
1987 Rock Demers
1986 Michel Brault
1985 Gilles Groulx
1984 Claude Jutra
1983 Maurice Blackburn
1982 Norman McLaren
1981 Pierre Lamy
1980 Arthur Lamothe



Ce prix a été créé
en hommage
à Gérard Morisset
(1898-1970), un des pionniers
de la connaissance et de la
mise en valeur du patrimoine
québécois. Les activités
reconnues aux fins de ce
prix sont la recherche,
la création, la formation,
la production, la conservation
et la diffusion dans les
domaines des biens culturels,
des archives, de la muséologie
et de la culture
populaire traditionnelle.

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX GÉRARD-MORISSET

CAROL COUTURE

Carol Couture se réjouit de ce que le prix Gérard-Morisset marque avant tout la reconnaissance d'une toute nouvelle discipline, d'une nouvelle profession. Au cours des 30 dernières années, l'archivistique s'est affranchie, s'est émancipée et s'est affirmée comme une composante à part entière de la culture et du patrimoine. « Cette reconnaissance et cette émancipation, c'était le but de toute ma vie professionnelle », confie-t-il. Et s'il accepte la désignation de chef de file de ce mouvement, il s'empresse d'ajouter aussitôt qu'il n'était pas seul, loin de là. Il a trouvé sur sa route des professeurs qui l'ont inspiré et encouragé à explorer, à aller plus loin. Des collègues aussi qui ont partagé sa vision et participé à son combat.

Natif de Jonquière, Carol Couture s'intéresse très tôt à l'archivistique. Au Petit Séminaire de Chicoutimi, il travaille avec l'abbé Jean-Paul Simard et, surtout, avec Mgr Victor Tremblay, le fondateur de la Société historique du Saguenay. Il est frappé par l'importance que ces historiens accordent à l'organisation et à la classification des archives pour que les documents aient une véritable signification. L'année même où il obtient son baccalauréat ès arts, l'Association des archivistes du Québec est fondée. Et Mgr Victor Tremblay sera l'une des premières personnalités dont le travail sera honoré par la nouvelle association.

La graine avait été semée. Carol Couture s'inscrit donc à la licence en histoire à l'Université Laval et préfère compléter sa formation par un certificat en archivistique plutôt qu'en enseignement, ce qui était pourtant la norme à l'époque. Ses professeurs, François Beaudin, Robert Garon et Jacques Mathieu, entre autres, ont participé à la fondation de l'Association des archivistes du Québec. Ils sont l'âme de la revue *Archives* qui paraît en 1969 et parmi les premiers à se rendre à des congrès à l'étranger. Ils encouragent leurs étudiants à explorer et à s'ouvrir aux idées nouvelles. Tout cela dans le contexte d'un Québec en plein éclatement et qui s'ouvre au monde.

Si, en 1972, Carol Couture quitte son premier poste d'archiviste aux Archives nationales du Canada, c'est qu'il pense que celui d'adjoint au directeur du Service des archives de l'Université de Montréal lui permettra de mieux répondre à sa grande interrogation quant au processus de constitution des archives. On lui demande, en effet, d'intervenir en amont de la pratique traditionnelle, c'est-à-dire au niveau de ce que l'on appelait alors le *records management*, aujourd'hui en français la gestion des archives courantes et intermédiaires. Ces nouvelles responsabilités lui permettent d'explorer les activités des administrateurs de l'Université afin de découvrir comment les archives en découlent et comment l'archiviste peut adéquatement intervenir aussi tôt dans le cycle de vie du document d'archives. En 1976, Carol Couture succède au directeur du Service des archives de l'Université de Montréal. Il est un partisan inconditionnel du travail en équipe. Celle qu'il forme avec Jacques Ducharme et Jean-Yves Rousseau gère si bien les archives de l'Université qu'elle reçoit, en 1981, le Prix de l'Association des archivistes du Québec.

Entre 1972 et 1982, ça bouge beaucoup dans le milieu de l'archivistique au Québec. Dans des articles, des archivistes se demandent s'il n'y aurait pas lieu d'élargir le champ de l'archivistique. Certains répondent par l'affirmative, d'autres prennent partie pour le statu quo. Il y a des tiraillements et des confrontations au sein de l'Association des archivistes. Entre 1976 et 1982, Carol Couture écrit plusieurs textes sur la gestion des archives qui se pratique à l'Université de Montréal. Le désir de rendre compte de cette expérience et de démontrer qu'elle fonctionne bien se concrétise dans un livre réunissant plusieurs collaborateurs qu'il cosigne avec Jean-Yves Rousseau et qui paraît en 1982. *Les Archives au XX^e siècle : une réponse aux besoins de l'administration et de la recherche* est une véritable somme – la première au Québec, voire au Canada – qui élabore une vision nouvelle de l'archivistique : une vision intégrée qui fait la synthèse du *records management* américain et de l'archivistique européenne, française en particulier, orientée davantage vers la gestion des archives historiques ou définitives. Ce que propose donc ce livre est ni plus ni moins qu'un modèle original de gestion des archives. Ce qui donne à la pratique archivistique québécoise une dimension et une orientation inédites. On propose de mettre fin à l'archivistique de crise ou de survie. Selon cette vision, l'archiviste devient un rouage essentiel de l'administration d'une institution. Il intervient dès la création des documents ; il en évalue dès lors la valeur patrimoniale et se charge de les gérer et de les protéger durant leur vie administrative. Le livre se vend à plus de 10 000 exemplaires, ce qui est exceptionnel, et devient le manuel de référence dans plusieurs cours d'archivistique. Il sera de plus traduit en anglais et en espagnol.

Les discussions et les débats qui, au cours de la décennie, se déroulent dans le milieu autour de l'archivistique intégrée forcent ses initiateurs à affiner leur argumentaire et à rechercher des alliés. Si bien qu'ils se montrent fort bien préparés lorsque le projet de loi sur les archives est déposé à Québec en 1983. Ce dernier ne correspond nullement à leurs attentes. Carol Couture et son équipe de l'Université de Montréal prennent la tête d'un vaste mouvement qui va amener le gouvernement à retirer son projet de loi pour en présenter un autre en tous points conforme aux vœux des réformateurs. La définition des archives et de l'archivistique que la *Loi sur les archives* retiendra sera celle de l'archivistique intégrée. La nouvelle discipline et la nouvelle profession dont rêvait Carol Couture depuis tant d'années reçoivent enfin leur consécration. L'organisation des archives dans les institutions publiques et privées en est transformée.

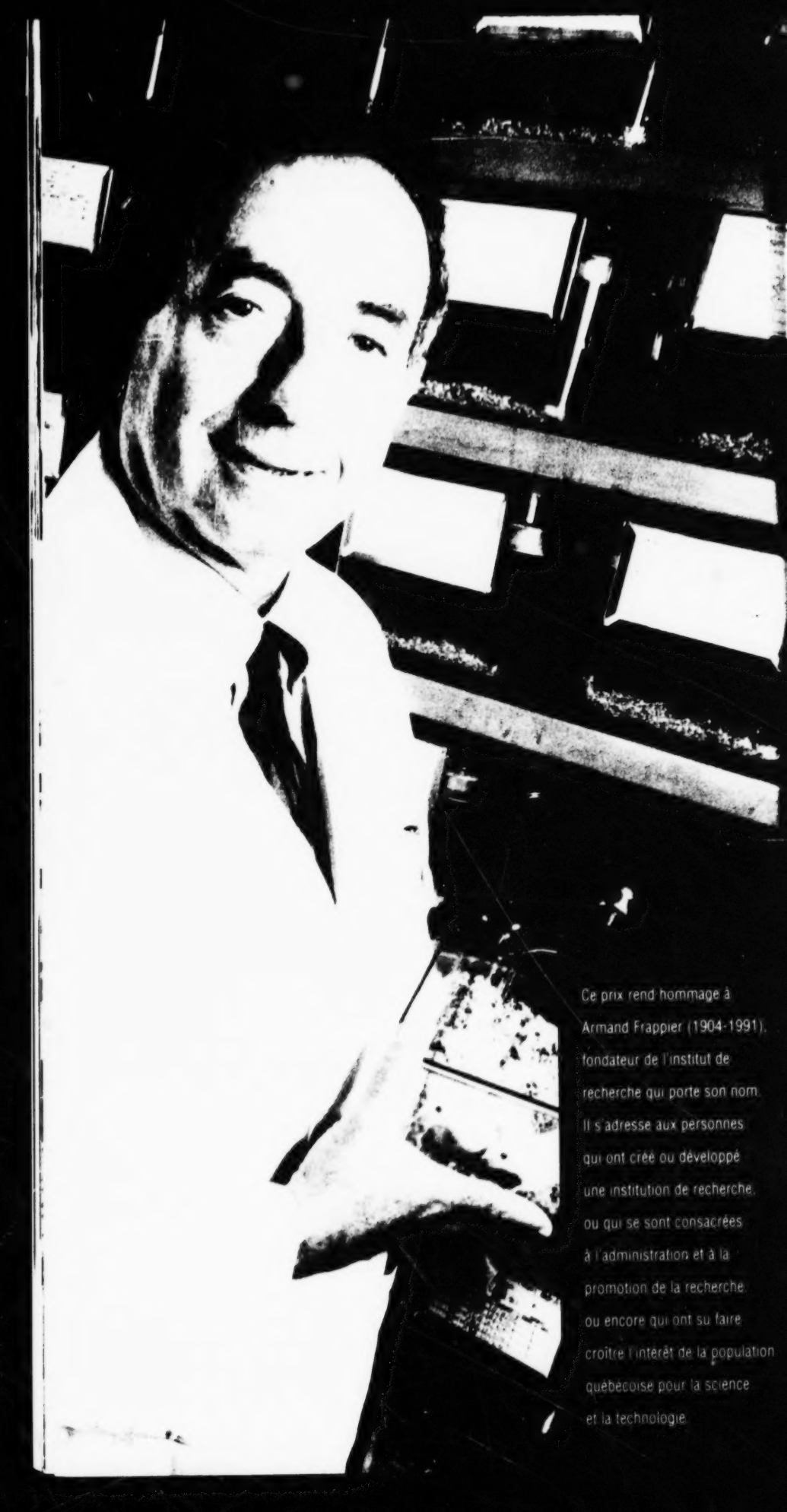
Carol Couture, qui entre-temps avait commencé à enseigner à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal, convainc la direction de créer un certificat de premier cycle en archivistique et une option au niveau de la maîtrise. Comme il l'avait envisagé, les nouveaux programmes nécessitent l'embauche de professeurs qui devront partager leur temps entre l'enseignement et la recherche. Il est convaincu que la recherche favorise la formulation de problématiques propres à l'archivistique et oblige à concourir pour les subventions. C'est dans ce contexte que Jean-Yves Rousseau et Carol Couture publient en 1994 *Les Fondements de la discipline archivistique* dont une traduction en portugais est parue en 1998. Ils créent par la même occasion la collection Gestion de l'information aux Presses de l'Université du Québec. Et en 1999, Carol Couture lance *Les Fonctions de l'archivistique contemporaine*. Notons que ce dernier ouvrage a mérité le prix Jacques-Ducharme 2001 de l'Association des archivistes du Québec.

En plus d'enseigner et de faire de la recherche, Carol Couture est appelé en consultation auprès d'institutions nationales et internationales. Il sera le premier à occuper le poste de président de la Section pour l'enseignement de l'archivistique et la formation des archivistes du Conseil international des archives. Pendant trois ans, il participe à l'évaluation complète de la politique de gestion des archives du Comité international de la Croix-Rouge à Genève. Il est aussi consultant auprès de l'UNESCO. De 1985 à 2001, il a été sollicité comme animateur et conférencier au Canada et dans divers pays d'Amérique, d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Jamais il n'hésite à aller faire part à l'étranger de l'expérience archivistique québécoise.

L'année 2001 est pour Carol Couture celle d'une double reconnaissance. Il devient le deuxième archiviste en Amérique du Nord à occuper le poste de directeur d'une école de bibliothéconomie et des sciences de l'information. Et le prix Gérard-Morisset souligne à travers lui que les archives sont maintenant une composante fondamentale et reconnue du patrimoine québécois.

PRIX GÉRARD-MORISSET

2000 Non attribué
1999 Luc Noppen
1998 Jean-Claude Dupont
1997 France Gagnon Pratte
1996 Michel Lessard
1995 Maurice Lemire
1994 Phyllis Lambert
1993 Carmen Gill-Casavant
1992 Jean-Claude Marsan



Ce prix rend hommage à Armand Frappier (1904-1991), fondateur de l'institut de recherche qui porte son nom. Il s'adresse aux personnes qui ont créé ou développé une institution de recherche, ou qui se sont consacrées à l'administration et à la promotion de la recherche, ou encore qui ont su faire croître l'intérêt de la population québécoise pour la science et la technologie.

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX ARMAND-FRAPPIER

SKAMENE

Dans les bidonvilles de l'Inde ou de la Colombie, la tuberculose fait encore des ravages. À d'autres endroits, c'est la lèpre qui défigure ses victimes, à raison de 800 000 nouveaux cas recensés chaque année dans le monde. Pourtant, certaines personnes n'attrapent jamais ces terribles maladies, même en vivant en contact étroit avec les bacilles responsables. Pourquoi ? C'est ce qu'a découvert le docteur Emil Skamene au début des années 80, contribuant ainsi à mettre en œuvre des stratégies de lutte beaucoup plus efficaces contre ces fléaux.

Emil Skamene naît en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale, mais c'est en Tchécoslovaquie qu'il grandit et étudie la médecine, à l'Université Charles. En 1968, l'année du printemps de Prague, il quitte son pays d'adoption avec sa femme et deux valises, et s'installe à Boston pour deux ans, le temps de terminer ses études postdoctorales à la célèbre Harvard Medical School. Quand vient le temps de chercher un poste permanent, les occasions ne manquent pas. Le médecin tchèque choisit Montréal, pour l'environnement scientifique qui lui est offert mais aussi pour l'atmosphère de la ville, sa joie de vivre, dit-il. Il termine sa formation clinique en allergologie et immunologie à l'Université McGill. C'est là qu'il fonde en 1988 le Centre d'étude de la résistance de l'hôte, tout en continuant de suivre ses patients, à l'Hôpital général de Montréal.

Pour prévenir ou guérir les maladies infectieuses, on s'acharnait depuis des décennies à mettre au point des vaccins ou des antibiotiques. Le docteur, lui, cherche à comprendre comment le système immunitaire peut, de lui-même, combattre efficacement ou non ces maladies. À une époque où le programme de décryptage du génome humain n'est encore qu'un projet lointain, le professeur explore la piste génétique. Pendant cinq ans, il élève des souris qu'il croise inlassablement jusqu'à obtenir plusieurs milliers d'individus aux caractéristiques génétiques identiques. Il montre alors que certains individus possèdent des gènes qui les prédisposent aux infections microbiennes ou, au contraire, les protègent par rapport à celles-ci. Avec son équipe, il repère le gène NRAMP dans le génome de souris, puis chez l'être humain, sur un autre chromosome. Ce gène confère à ceux qui en sont porteurs la capacité de résister aux mycobactéries, qui causent des maladies telles que la tuberculose, la lèpre, la leishmaniose ou la salmonellose. L'annonce très médiatisée de ces découvertes fait connaître au grand public le chercheur de l'Université McGill, dont la réputation est acquise depuis longtemps auprès de ses pairs.

Avec ses travaux sur la tuberculose, Emil Skamene ouvre la voie à un nouveau domaine de recherche, l'immunogénétique, qui n'a depuis cessé de se développer, à l'Université McGill comme ailleurs dans le monde. Sous sa direction, les treize chercheurs principaux du Centre et une soixantaine d'étudiants diplômés et de chercheurs post-doctoraux tentent de comprendre comment les gènes influent sur la prolifération de plusieurs maladies, telles que l'hypertension, l'asthme, le diabète ou les cancers. Le médecin sait s'entourer. Choisir les étudiants les plus brillants, travailler d'arrache-pied pour leur fournir les meilleures conditions de travail et les laisser faire preuve d'autonomie et d'initiative, la recette fait ses preuves. Aidés de leur mentor, plusieurs jeunes scientifiques accéderont, par la suite, à des postes clés en recherche, au Canada ou ailleurs. Le docteur Philippe Gros, par exemple, qui a étudié avec le chercheur tchèque les gènes de résistance aux mycobactéries, a reçu notamment le prestigieux Prix international du Howard Hughes Medical Institute en 1997.

En l'espace de quelques années, le docteur Skamene devient rapidement la force motrice du Centre de recherche de l'Hôpital général de Montréal. Il ne compte plus les récompenses: en 1992, il reçoit le prix Izaak-Walton-Killam du Conseil des arts du Canada et le Prix de l'Organisation mondiale de la santé; en 1994, le prix Léo-Pariseau de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences et le Prix de l'American Society for Microbiology, de la Société canadienne d'allergologie et d'immunologie clinique; en 1997, il devient membre (fellow) de la Société royale du Canada; et il est lauréat du Prix de l'excellence en recherche de Merck Frosst Canada en 1999; et la liste est encore longue! Il a aussi dirigé la Société canadienne de recherches cliniques et était chercheur principal au sein du Réseau canadien des maladies génétiques. En outre, il est membre de nombreuses sociétés savantes. En parallèle, Emil Skamene se fait entrepreneur lorsqu'il crée, avec les docteurs Guy Rouleau et Philippe Gros, la compagnie RGS Genome, une société privée de génomique médicale qui exploite notamment les populations de souris congéniques brevetées par le médecin.

Reconnu aussi pour ses capacités de rassembleur – et pour son incroyable ardeur au travail –, Emil Skamene se voit confier de nouvelles responsabilités par l'Université McGill. Depuis 1998, il assume la direction scientifique du tout nouvel Institut de recherche du Centre universitaire de santé McGill (CUSM). La tâche est colossale : le CUSM compte 11 000 employés, dont 910 médecins, 200 chercheurs en sciences fondamentales et 400 chercheurs cliniciens, et gère un budget de 400 millions de dollars, dont 70 millions pour la recherche ! Bâtir un nouveau centre de recherche, y intégrer des équipes venant de cinq hôpitaux différents, le tout sur un campus virtuel en attendant la construction de nouvelles installations d'ici 2005, voilà de quoi occuper largement les journées du médecin, sans compter les heures qu'il passe avec ses patients et ses étudiants ! Pourtant, Emil Skamene s'est lancé tête baissée dans ce nouveau défi. « Je ne pouvais pas refuser une telle offre », raconte-t-il d'un ton enjoué. Jonglant avec des horaires déraisonnables, dormant peu, le médecin trouve encore le temps de lire romans et biographies, d'écouter de la musique, de voyager et de retrouver ainsi famille et amis à Montréal, à Prague ou à Londres, les villes où se sont établis ses trois enfants. Retourner vivre en République tchèque ? Le chercheur n'y compte pas maintenant que ses racines sont fermement ancrées à Montréal. Entre deux rendez-vous, il rêve aussi d'un temps futur où il pourra de nouveau se consacrer à la science. « Je n'ai jamais considéré la recherche comme un métier, raconte-t-il, mais plutôt comme une manière de pouvoir continuer à jouer en étant adulte. » Quant à la retraite, elle n'est certainement pas à l'ordre du jour ! En 2004, Emil Skamene présidera un congrès international qui attirera près de 15 000 immunologues à Montréal. De quoi combler quelques trous dans son emploi du temps...

PRIX ARMAND-FRAPPIER

2000 Jean-Guy Paquet	1996 Jacques Genest
1999 Non attribué	1995 Louis Berlinguet
1998 Samuel O. Freedman	1994 Maurice L'Abbé
1997 Roger A. Blais	1993 Lionel Boulet

Ce prix rend hommage à Wilder Penfield (1891-1976) reconnu comme l'un des plus grands neurochirurgiens et neurologues au monde. La fondation de l'Institut neurologique de Montréal en 1934 constitue son apport majeur à la neurologie.

Ce prix s'adresse à un chercheur ou à une chercheuse du domaine biomédical.

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX WILDER-PENFIELD

Il est médecin, chercheur, administrateur, professeur, père de quatre enfants et grand amateur de poissons tropicaux. Il parle couramment quatre langues (le tchèque, le français, l'anglais et le russe) et compte plus de 350 publications et environ 550 communications scientifiques, dont un bon nombre d'entre elles rédigées en collaboration avec la docteure Joanne Tremblay, son épouse et collègue de longue date. Il est membre d'une trentaine de sociétés savantes canadiennes et étrangères, siège aux conseils d'administration de plusieurs organismes, de Pharmavision Québec à l'Hôpital Sainte-Justine, outre qu'il participe aux conseils de rédaction d'une vingtaine de revues savantes, agit à titre de conseiller scientifique de différentes compagnies de biotechnologies, est titulaire de sept brevets et président de la Société québécoise d'hypertension artérielle... Pavel Hamet semble infatigable, et il se montre toujours souriant et disponible!

PAVEL HAMET

Une banale chirurgie est à l'origine de cette carrière impressionnante. À 12 ans, dans la Tchécoslovaquie communiste de l'après-guerre, le jeune Pavel est opéré de l'appendicite. Dès sa sortie de l'hôpital, le garçon prend une décision: il sera médecin. Il poursuit ses études à la prestigieuse Université Charles, à Prague, où il se passionne autant pour la médecine que pour la recherche. Avant même la fin de ses études, il publie deux articles dans des revues savantes! En 1966, Pavel Hamet visite Montréal à l'occasion d'un échange d'étudiants. C'est le coup de foudre. Le Praguois est sidéré par le nombre de trous qui parsèment Montréal: le métro, la Place des arts, etc. On construit même une île! L'année suivante, il quitte définitivement la Tchécoslovaquie, où le travail de chercheur est difficile faute de moyens, et s'installe à Montréal avec un dollar en poche. Ses talents de médecin chercheur n'échappent pas au docteur Jacques Genest, qui lui offre une bourse à l'Institut de recherches cliniques de Montréal (IRCM). Sa carrière est lancée. En 1972, Pavel Hamet obtient son doctorat à l'Université McGill, tout en terminant sa spécialité en endocrinologie à l'Université de Montréal. En bon Québécois, raconte-t-il en riant, il part alors en pèlerinage aux États-Unis, à l'Université Vanderbilt du Tennessee.

Depuis cette époque, Pavel Hamet s'intéresse à un des plus grands fléaux de notre société, l'hypertension. Ce trouble, qui touche 16% des hommes, 13% des femmes et environ la moitié des personnes de plus de 55 ans, peut être présent pendant des années sans provoquer aucun symptôme, puis déclencher soudainement un accident vasculo-cérébral ou une crise cardiaque, qui constituent actuellement les principales causes de décès au Canada. En 1975, le chercheur établit son propre laboratoire sur les mécanismes de l'hypertension, à l'IRCM. À cette époque, les médicaments antihypertenseurs provoquent un grand nombre d'effets indésirables. Aujourd'hui, même si les effets secondaires des traitements sont beaucoup moins marqués et si l'on parvient parfois à maîtriser la maladie en adoptant une meilleure hygiène de vie, on connaît encore mal les causes de l'hypertension. Après avoir étudié les processus biologiques responsables de ce trouble pendant plusieurs années, en collaboration avec l'industrie pharmaceutique, le docteur Hamet oriente ses travaux vers la génétique et la médecine préventive, tout en continuant à suivre ses patients.

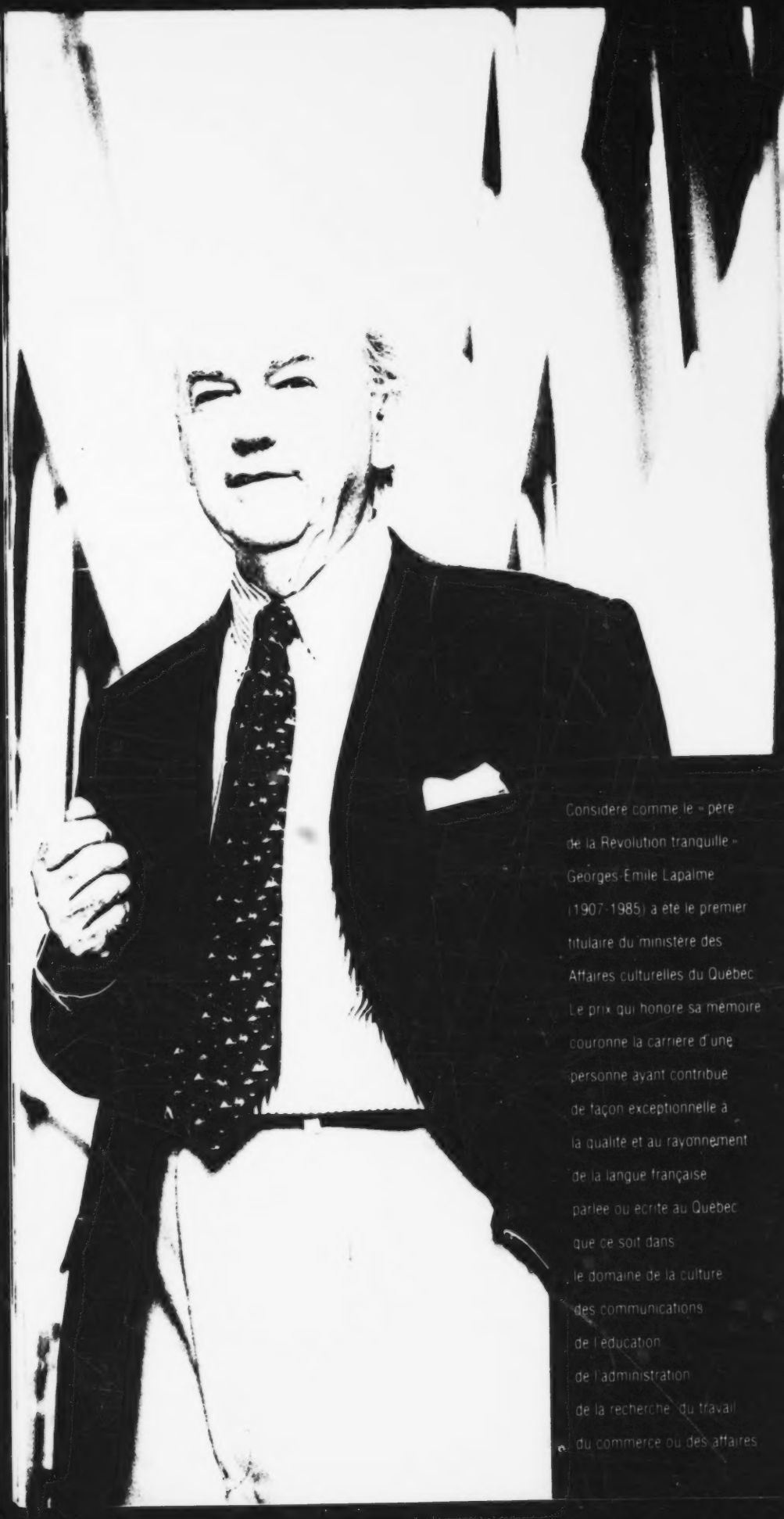
« J'ai toujours cherché à rapprocher le plus possible la recherche fondamentale des malades, à accélérer le processus qui conduit de la découverte au traitement », explique Pavel Hamet. Son approche multidisciplinaire, qui fait appel autant à la biologie moléculaire qu'à l'épidémiologie ou à la génomique, et l'envergure de sa production scientifique lui valent une réputation internationale exceptionnelle. Médecin par goût, scientifique par défi, Pavel Hamet devient aussi administrateur, « par souci d'efficacité, pour que la science progresse plus vite ». De 1990 à 1997, il assume la direction scientifique de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Puis on le nomme directeur de la recherche du Centre hospitalier de l'Université de Montréal, où il parvient à réunir des chercheurs venant de trois centres autour d'une mission commune. Malgré toutes ses responsabilités et ses 70 heures de travail hebdomadaires, Pavel Hamet trouve encore le temps de skier, de faire du vélo et de la planche à voile. Pour se détendre, il compte aussi sur ses poissons d'eau salée qui, à l'abri dans de grands aquariums, lui tiennent compagnie chez lui comme à son bureau. « C'est un peu une manière de faire de la plongée pendant mes heures de travail », précise-t-il, en éclatant de rire.

Le médecin a déjà reçu de nombreux prix. En 1972, Pavel Hamet obtient le prix Recherche de la Société canadienne cardiovasculaire et, en 1983, il est nommé Grand Montréalais de l'avenir, dans la catégorie « Médecine ». En 1996, il reçoit le Prix du scientifique de renommée de la Société canadienne de recherches cliniques et le Prix d'excellence en recherche de la Société canadienne de cardiologie en 1998. Et Pavel Hamet récolte aussi les distinctions à l'étranger. En 1990, il reçoit le prix Harry Goldblatt de l'American Heart Association, puis la Médaille d'or de l'Académie des sciences de la République tchèque en 1994. La même année, il est nommé professeur honoraire de la Shanghai II Medical University, en Chine. Deux ans plus tard, c'est au tour de l'Académie des hommes de sciences de Roumanie de l'honorer.

Modeste lorsqu'il évoque ses succès, le docteur Hamet s'enthousiasme en parlant de ses projets. Grâce à la génétique, croit-il, on peut espérer rapidement individualiser la médecine préventive, en offrant par exemple aux personnes possédant des gènes de prédisposition à certaines maladies des traitements préventifs qui correspondent exactement à leur profil. Issue majoritairement de quelques familles souches, la population du Québec possède un patrimoine génétique très particulier, que le docteur Hamet entend bien mettre au profit de ses concitoyens. Depuis 1998, il participe activement, en tant que chercheur titulaire, aux travaux de l'Institut interuniversitaire de recherche sur les populations (IREP) et du Centre de médecine génique communautaire, basé à Chicoutimi. Déjà, sous sa gouverne, le Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM) met sur pied un service de médecine génique qui permet une prévention plus ciblée des cancers du sein qui menacent certaines femmes porteuses de gènes de prédisposition à cette maladie. « Et je ne prendrai pas ma retraite avant que la prévention individualisée, un changement majeur en médecine, puisse aussi être appliquée à l'hypertension », insiste-t-il d'un ton enjoué, mais déterminé.

PRIX WILDER-PENFIELD

2000 Jean Davignon
1999 Clarke F. Fraser
1998 Theodore L. Sourkes
1997 Krešimir Krnjević
1996 Jacques de Champlain
1995 Charles R. Scriver
1994 Albert J. Aguayo et Yves Lamarre
1993 Brenda Milner



Considéré comme le « père de la Révolution tranquille » Georges-Émile Lapalme (1907-1985) a été le premier titulaire du ministère des Affaires culturelles du Québec. Le prix qui honore sa mémoire couronne la carrière d'une personne ayant contribué de façon exceptionnelle à la qualité et au rayonnement de la langue française parlée ou écrite au Québec que ce soit dans le domaine de la culture des communications de l'éducation de l'administration de la recherche du travail du commerce ou des affaires

LES PRIX DU QUÉBEC

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

MICHEL BERGERON

Pour la première fois depuis sa création en 1997, le prix Georges-Émile-Lapalme est remis à un scientifique. Ce choix pourra paraître incongru à certains tant la langue et la science semblent appartenir à deux univers distincts de la culture. C'est pourtant au cœur même de cette opinion trop largement répandue que se situe le combat en faveur de l'usage de la langue française dans les sciences pour lequel le docteur Michel Bergeron est aujourd'hui honoré.

Médecin spécialiste en néphrologie, professeur titulaire et chercheur au Département de physiologie de l'Université de Montréal, Michel Bergeron juge cependant nécessaire de souligner d'emblée qu'il est avant tout un scientifique. Selon lui, la volonté bien arrêtée de défendre l'usage de la langue maternelle dans les communications scientifiques, que ce soit le français, l'espagnol ou le portugais, ne condamne aucunement à trahir la vocation du chercheur. Il se veut clair : sa véritable carrière, c'est la science ; et les 33 années qu'il a consacrées à la recherche médicale constituent l'essentiel de sa vie professionnelle. À preuve, le prix Michel-Sarrazin de la Société canadienne de physiologie qu'il a reçu en 1999 pour l'ensemble de son œuvre scientifique. Il se défend donc à juste titre de faire du français scientifique, de la linguistique. « Ce que l'on fait, c'est de la science en français », déclare-t-il avec passion, comme en témoigne d'ailleurs fort éloquemment le rayonnement de la revue internationale *médecine / sciences* dont il a été l'un des fondateurs et le rédacteur en chef québécois pendant 15 ans.

La nécessité de créer une revue de sciences biomédicales de langue française s'est imposée à l'issue du colloque international sur l'usage du français en science qui s'est tenu à Québec en 1981. La période de gestation de ce projet franco-québécois allait mettre en présence des positions divergentes quant au contenu de la nouvelle revue scientifique. La proposition des représentants québécois « ne correspondait pas à celle que privilégiait la majorité des intervenants en France... ». La position du docteur Michel Bergeron et de ses collègues s'articulait d'abord autour de la carence dans la francophonie d'une revue dans laquelle des éditoriaux prendraient position sur des sujets de recherche actuels : par exemple, doit-on utiliser l'interféron ou que signifie la thérapie génique pour le praticien et le patient ? Aussi, pour les Québécois, cette revue devait être multidisciplinaire afin de favoriser les échanges entre les chercheurs. Et enfin, ces derniers « n'accepteraient que le modèle d'une très grande revue internationale ».

Grâce, entre autres, à l'appui du grand chercheur français Jean Hamburger, qui avait lui-même caressé le projet d'une telle revue, c'est le modèle québécois qui a finalement prévalu. C'est ainsi qu'à raison de 10 numéros par année, *médecine / sciences* qui est imprimée simultanément en France et au Québec, a publié depuis sa première parution en mars 1985 jusqu'à la fin de l'an 2000 au-delà de 18 000 pages ainsi que des lexiques didactiques, des suppléments,

des numéros spéciaux et, au Canada, un trimestriel, devenu bimestriel à l'intention des omnipraticiens: *Les Selections de médecine/sciences*. Pour ces derniers, il s'agit d'un instrument unique et primordial pour le maintien et l'élargissement de leur compétence. Canal privilégié pour les chercheurs qui désirent communiquer directement en français les résultats de leurs travaux, *médecine/sciences* est devenue la première revue multidisciplinaire biomédicale de la francophonie.

Au moment de quitter son poste de rédacteur en chef, Michel Bergeron écrit que «seule une revue prestigieuse pouvait obtenir un tel concours de contenu scientifique, de reflexions philosophiques et éthiques, de signatures prestigieuses». Malgre toutes les difficultés inhérentes au maintien d'une telle publication –on peut penser au financement et au défi de la diffusion virtuelle–, le pari du docteur Bergeron et de ses collègues de France et du Québec semble bien avoir été tenu. Dans le domaine de la science comme dans les autres, nul hommage ne peut être mieux ressenti que celui de ses pairs. Le rédacteur en chef de la prestigieuse revue *Science* de Washington, Philip H. Abelson, déclarait lors du dixième anniversaire de la fondation de la revue que, selon lui, «les normes de *médecine/sciences* égalent ou même excedent celles de ses contreparties britanniques ou américaines». Le succès de cette revue de haut niveau prouve avant tout que faire de la science en français n'équivaut nullement à faire de la science à rabais.

Michel Bergeron ne conteste pas le fait que l'anglais se soit imposé, particulièrement au cours des dernières décennies, comme la langue de la «république de la science». On doit admettre, pense-t-il, que les chercheurs ont besoin d'une langue commune pour communiquer entre eux. Plus: en utilisant l'anglais, nos chercheurs accroissent la renommée de la communauté scientifique francophone. Son engagement se situe plutôt sur le plan de ce que nous appelons aujourd'hui la diversité culturelle. Il revendique pour les individus et les sociétés qui appartiennent à un univers culturel autre qu'anglophone le droit et le pouvoir de nourrir la science et d'être nourris par elle. Il exhorte ces mêmes individus et sociétés à revendiquer ce droit et à s'emparer de ce pouvoir. «Ne pas maîtriser sa langue, c'est, pour le scientifique

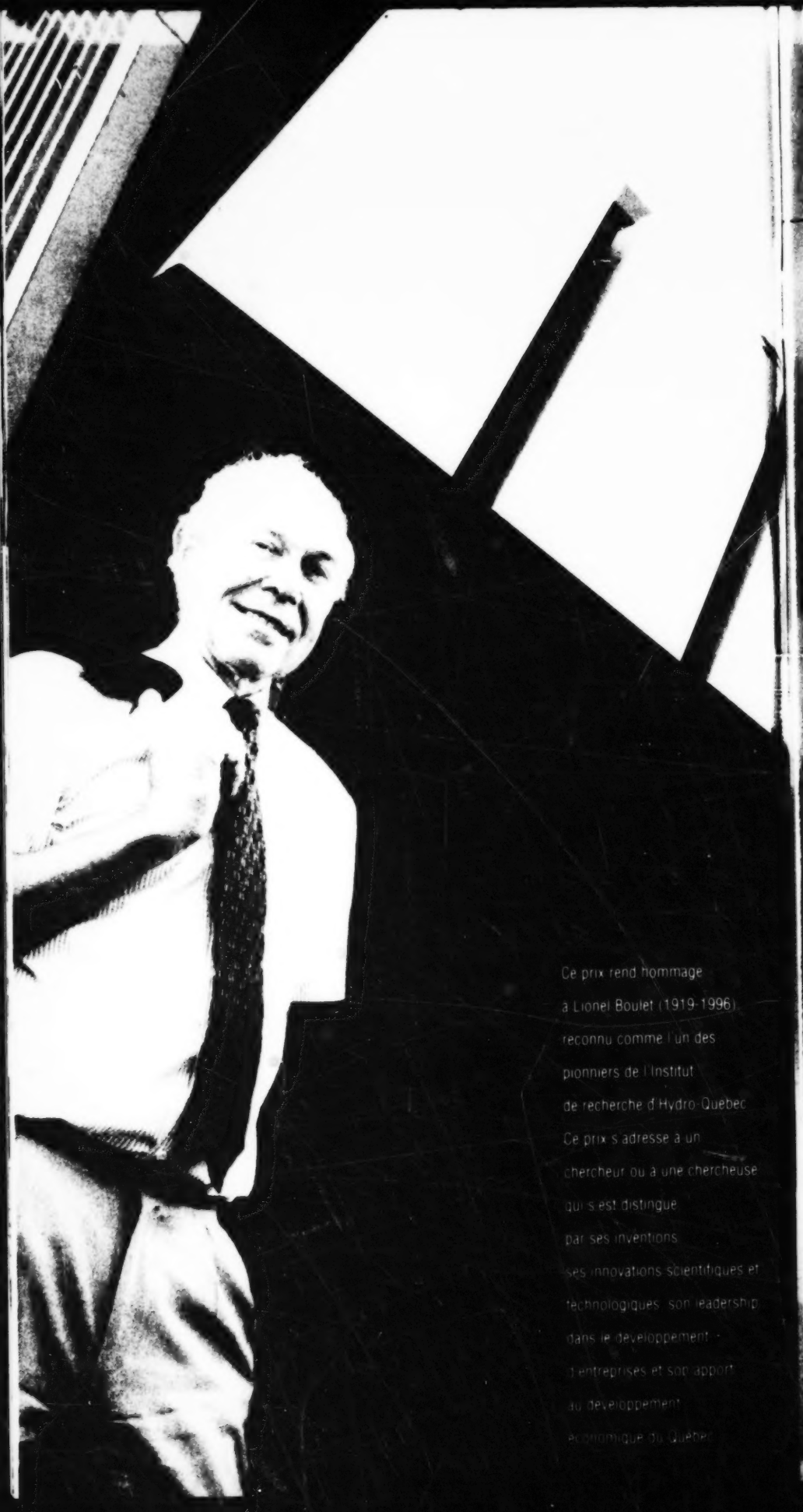
comme pour le littéraire, se placer en état d'infériorité, car la science a besoin de la précision des mots pour traduire ses concepts.» La science est d'ailleurs un facteur important de l'évolution de la langue comme nous le rappellent tous ces néologismes que nous utilisons quotidiennement. «Un individu, une société qui refusent de s'approprier la science – le langage est la première forme d'appropriation –, écrit-il encore, se condamnent à s'appauvrir.» Il ne faut pas oublier, note le docteur Bergeron, que la science est de loin le facteur sociologique qui apporte le plus de changements dans nos sociétés. Ainsi, une société qui accepterait que la science soit systématiquement dite dans une autre langue que la sienne tournerait le dos à la modernité. Enfin, sur le plan social, s'interroge encore Michel Bergeron, l'éthique n'exige-t-elle pas que le scientifique communique dans la langue de ses concitoyens les résultats d'une recherche qu'ils ont financée?

Michel Bergeron est professeur titulaire au Département de physiologie de l'Université de Montréal depuis 1975 et en a été le directeur de 1986 à 1993. Il est l'auteur d'importantes découvertes scientifiques et a publié quelque 80 articles dans des revues et ouvrages savants. Ses contributions originales majeures portant sur l'organisation tridimensionnelle et les relations morphofonctionnelles entre les organites de la cellule lui ont valu d'être sollicité pour rédiger des chapitres de traités américains de *Néphrologie* et de traités de *Maladies génétiques*. Jouissant d'une reconnaissance internationale, il a été invité comme conférencier dans de nombreux pays des Amériques, d'Asie, d'Afrique et d'Europe. Malgré tout, l'hommage auquel il demeure le plus sensible est le prix à son nom (prix Michel-Bergeron) qu'accorde annuellement l'Association des étudiants aux grades supérieurs de la faculté de médecine de l'Université de Montréal au meilleur travail de vulgarisation scientifique écrit par un étudiant en recherche en sciences de la santé.

Quant au prix Georges-Émile-Lapalme, Michel Bergeron l'accepte avec bonheur et reconnaissance sachant que cette prestigieuse récompense fait ainsi œuvre de réconciliation avec la grande culture humaniste. Il s'en réjouit aussi pour tous les politiques, fonctionnaires, scientifiques et tous les artisans de *médecine/sciences* qui, en France comme au Québec, ont démontré une foi robuste dans cette aventure. Le premier mérite en revient aux auteurs: ils sont *médecine/sciences*.

PRIX GEORGES-ÉMILE-LAPALME

2000 Henri Bergeron
1999 Marc Favreau
1998 Fernand Daoust
1997 Pierre Bourgault



Ce prix rend hommage
à Lionel Boulet (1919-1996)
reconnu comme l'un des
pionniers de l'Institut
de recherche d'Hydro-Québec.
Ce prix s'adresse à un
chercheur ou à une chercheuse
qui s'est distingué
par ses inventions,
ses innovations scientifiques et
technologiques, son leadership
dans le développement
d'entreprises et son apport
au développement
économique du Québec.

LES PRIX DU QUÉBEC

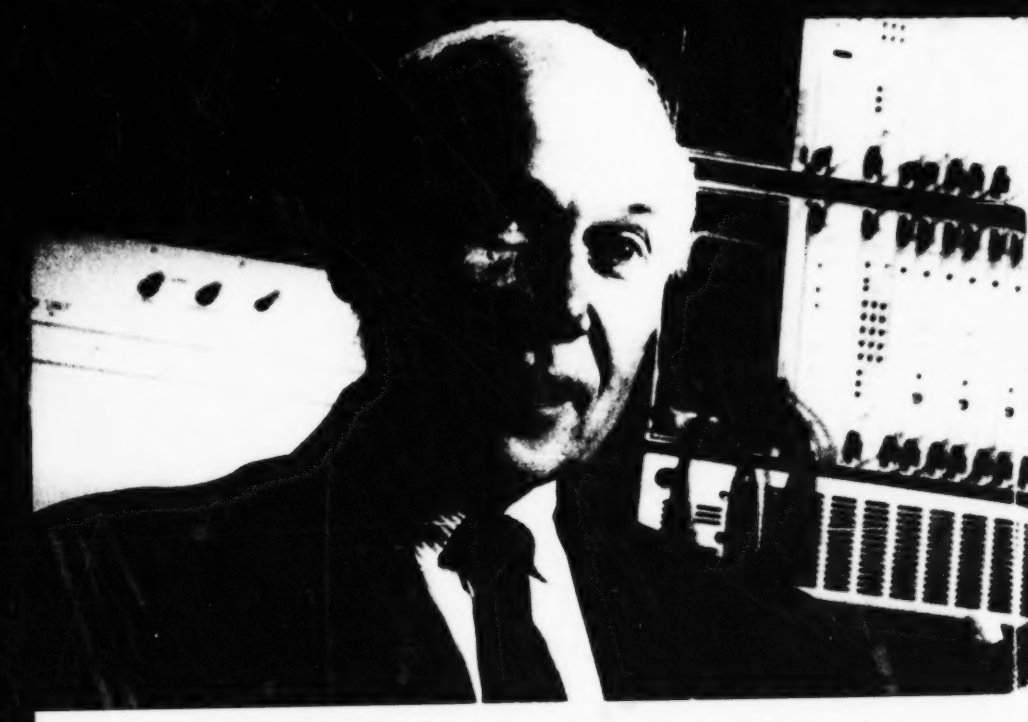
PRIX LIONEL-BOULET

MORREL P. BACHYNSKI

En 1992, le premier multiplexeur sous-marin au monde est installé au beau milieu de l'Atlantique. Cet appareil, qui permet d'aiguiller les télécommunications par fibre optique entre l'Amérique du Nord et l'Europe, n'a jamais connu depuis la moindre panne. À l'origine de cette prouesse, une compagnie de Pointe-Claire, MPB Technologies, qui compte 250 employés et le plus haut taux de titulaires d'un doctorat de toutes les entreprises canadiennes. Et à l'origine de MPB se trouve un homme, Morrel P. Bachynski, physicien, ingénieur, mais également entrepreneur hors pair et brillant gestionnaire.

Morrel P. Bachynski se définit lui-même, non sans humour, comme un « cultivateur de la R-D ». Né d'un père ukrainien et d'une mère polonaise à Bienfait, en Saskatchewan, il aurait pu, à l'instar de son frère, décider de travailler dans l'entreprise familiale comme fermier. Toutefois, ses parents le poussent vers les études et ses professeurs du secondaire l'encouragent à aller à l'université. Il choisit le génie physique, pour son côté pratique. Grandir à la ferme apprend à innover quand on doit tout réparer avec les moyens du bord! De toute évidence, c'est un bon choix, car ses notes sont excellentes. Après sa maîtrise, Morrel P. Bachynski quitte Saskatoon pour le Québec, histoire de voir du pays. À 24 ans, il termine son doctorat à l'Université McGill et s'installe définitivement à Montréal, où il commence sa carrière de chercheur chez RCA Canada. Il y joue un rôle prépondérant dans la mise au point de nouvelles technologies spatiales et de dispositifs opto-électroniques, qui donneront par la suite naissance à deux entreprises phares de l'industrie québécoise : ETS Canada, qui emploie aujourd'hui près de 500 personnes, et PerkinElmer Optoélectronique, qui compte plus de 600 salariés à Vaudreuil.

Gravissant rapidement les échelons de la hiérarchie, Morrel P. Bachynski est vice-président responsable de la recherche-développement lorsqu'en 1976 RCA annonce la fermeture de son laboratoire de Sainte-Anne de Bellevue. On lui offre une mutation aux États-Unis, mais le physicien refuse de s'expatrier. Il préfère se lancer dans une nouvelle aventure : fonder sa propre entreprise et offrir ainsi un emploi à la trentaine de chercheurs qu'il dirige alors. En 1977, sans aucune subvention gouvernementale, il crée MPB Technologies, « sa propre ferme », dit-il en plaisantant. Récolter ce que l'on sème sans chercher à devancer le rythme de la nature, se mettre à l'abri du mauvais temps en évitant l'endettement, viser l'équilibre plutôt que la croissance, ces préceptes empreints de sagesse terrienne le guident sur les chemins du succès. Morrel P. Bachynski est à la fois le père de l'entreprise et l'ingénieur chef d'orchestre qui inspire ses collaborateurs et sait les écouter. Son dossier de publications scientifiques – plus de 90 à ce jour, et la liste continue de s'allonger ! – est d'une rare fécondité pour un industriel. Il est également coauteur d'un ouvrage de référence sur la cinétique des particules de plasmas. Il prouve qu'il sait aussi transformer de nouvelles connaissances en occasions d'affaires.



Au fil des ans, on doit à Morrel P. Bachynski plusieurs innovations majeures en matière d'optique, de photonique et de physique, à titre individuel et au nom de son entreprise. Plutôt discret, l'ingénieur entrepreneur s'enflamme lorsqu'il parle des activités de sa firme et de ses réalisations. Pour la recherche spatiale, MPB construit notamment des équipements utilisés à bord de la station Mir. La compagnie est aussi le principal fournisseur du programme Tokamak de recherche sur la fusion nucléaire, un des plus gros projets scientifiques jamais entrepris au Québec. Ces réussites permettent à la compagnie de se tailler une réputation mondiale dans ces domaines. Aujourd'hui, MPB Technologies conçoit et commercialise différents types de lasers, destinés à la recherche scientifique, à l'industrie de l'optique ou au milieu médical. L'entreprise fournit en outre de nombreux dispositifs sophistiqués aux compagnies de télécommunications, tels que le multiplexeur sous-marin, et, de plus, des optimiseurs photoniques, qui améliorent la transmission du signal lumineux dans les fibres optiques et permettent ainsi de faire de substantielles économies. MPB est également à la tête d'un consortium de cinq organisations québécoises pour la conception de systèmes de télérobotique et peut s'enorgueillir d'être l'un des dix plus grands laboratoires de recherche industrielle au Québec.

Dès ses débuts comme chef d'entreprise, Morrel P. Bachynski sait se familiariser avec la mécanique complexe des marchés d'exportation et connaît un franc succès à l'étranger. Au Canada, sa compagnie est considérée comme un modèle, qui lui vaut de nombreuses distinctions, telles que le Canada Enterprise Award en 1977, le prix PME (Québec) en 1988 et la Médaille d'or du Canada Award for Business Excellence en 1990. À titre individuel, ses talents de chercheur et de gestionnaire de la R-D sont aussi récompensés, notamment par l'Association canadienne pour la gestion de l'innovation, l'Association de la recherche industrielle du Québec et l'Association canadienne des physiciens. Il reçoit en outre le Prix scientifique du Québec en 1974, et le titre de docteur honoris causa des universités McGill, Concordia et de Waterloo au cours de la dernière décennie.

Ne comptant pas ses heures de travail, gardant tout juste assez de temps pour se maintenir en forme et se détendre sur les courts de tennis, Morrel P. Bachynski se porte toujours volontaire pour animer la recherche scientifique au Canada. En 1968, il est déjà président de l'Association des physiciens du Canada et président du comité canadien de l'Union scientifique internationale de communications radio. Par la suite, il assume de nombreuses autres responsabilités, occupant notamment les postes de vice-président de l'Académie des sciences de la Société royale du Canada et de président de l'Association des scientifiques, ingénieurs et technologues du Canada ainsi qu'en étant membre du conseil d'administration de l'Académie canadienne du génie. Il est aussi un membre clé du consortium de recherche industrielle PRECARN. Et même si toute sa carrière se déroule dans le secteur privé, Morrel P. Bachynski tient toujours à s'investir dans la recherche publique, notamment comme membre de comités consultatifs de plusieurs universités canadiennes.

Malgré toutes ses récompenses et le succès de sa compagnie, le chercheur entrepreneur sait rester humble et garder les pieds sur terre. Travailler dur, innover, résoudre des problèmes et prendre plaisir à œuvrer... Morrel P. Bachynski n'arrêterait pour rien au monde!

PRIX
LIONEL-BOULET
2000 Bernard Coupal
1999 Robert Zamboni

MEMBRES DES JURYS

Prix Athanase-David

- *Marie-Andrée Beaudet*, essayiste et professeure de littérature à l'Université Laval, présidente du jury
- *Gisèle Desroches*, professeure de littérature et critique littéraire
- *Louis Gauthier*, écrivain
- *Émile Ollivier*, écrivain
- *Yvon Rivard*, professeur de littérature à l'Université McGill et écrivain

Prix Marie-Victorin

- *Michel Pigeon*, professeur titulaire et directeur du Département de génie civil de l'Université Laval, président du jury
- *Claude Bernard*, directeur et chercheur au Centre de recherche de l'Institut de recherche et de développement en agroenvironnement
- *Ferdinand Bonn*, professeur titulaire au Centre d'applications et de recherches en télédétection de l'Université de Sherbrooke
- *Jacques Derome*, professeur titulaire au Département de météorologie de l'Université McGill
- *Gilles Fontaine*, professeur titulaire au Département de physique de l'Université de Montréal

Prix Léon-Gérin

- *Marie-Andrée Bertrand*, professeure et chercheure au Centre international de criminologie comparée de l'Université de Montréal, présidente du jury
- *Steve Ambler*, professeur et chercheur au Département des sciences économiques de l'Université du Québec à Montréal
- *Janet G. Donald*, professeur titulaire au Centre d'enseignement supérieur de l'Université McGill
- *Simon Langlois*, professeur titulaire au Département de sociologie de l'Université Laval
- *John R. Porter*, directeur général du Musée du Québec

Prix Paul-Émile-Borduas

- *Louise Dusseault Letocha*, professeure d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal, présidente du jury
- *Marcel Marois*, artiste licier
- *Guy Pellerin*, peintre
- *Yolande Racine*, directrice du musée La Pulperie de Chicoutimi

Prix Denise-Pelletier

- *Francine Bernier*, directrice de l'Agora de la danse, présidente du jury
- *Alain Chartrand*, directeur général et artistique du festival Coup de cœur francophone
- *Pierre MacDuff*, directeur général du théâtre Les Deux Mondes
- *Geneviève Soh*, musicienne

Prix Albert-Tessier

- *Charles Binamé*, cinéaste, président du jury
- *Serge Beauchemin*, ingénieur du son et réalisateur
- *Donald Pilon*, comédien
- *Monique Proulx*, scénariste et écrivaine
- *Louis Saia*, scénariste, réalisateur et metteur en scène

Prix Gérard-Morisset

- *France Gascon*, directrice du Musée d'art de Joliette, présidente du jury
- *Marcel Bouchard*, directeur du centre régional de services aux bibliothèques publiques des Laurentides
- *Yves Laframboise*, historien de l'architecture, consultant en patrimoine et aménagement
- *Ginette Noël*, directrice des Archives de la Ville de Québec

Prix Armand-Frappier

- *Jennifer Stoddart*, présidente de la Commission d'accès à l'information, présidente du jury
- *Guy J. Collin*, professeur au Département des sciences fondamentales de l'Université du Québec à Chicoutimi
- *Richard L. Cruess*, directeur adjoint au Centre d'éducation médicale de l'Université McGill
- *Louis-Gilles Durand*, directeur au Laboratoire de génie biomédical de l'Institut de recherches cliniques de Montréal
- *Christiane Querido*, sociologue consultante

Prix Wilder-Penfield

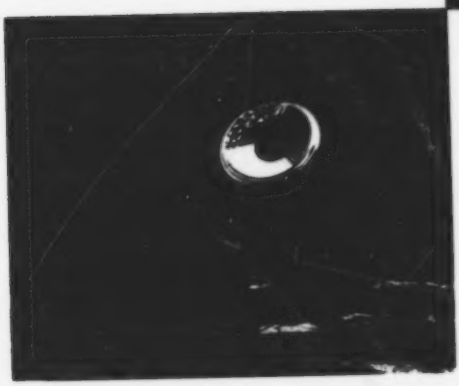
- *Normand Marceau*, professeur titulaire au Centre de recherche de l'Hôtel-Dieu de Québec de l'Université Laval, président du jury
- *Michel A. Bureau*, président du Fonds de la recherche en santé du Québec
- *Cathy Bushnell*, professeure au Département d'anesthésie de l'Université McGill
- *Franco Lepore*, professeur titulaire au Département de psychologie de l'Université de Montréal
- *Michel Trudel*, professeur au Centre de recherche en santé humaine de l'Institut Armand-Frappier

Prix Georges-Émile-Lapalme

- *Gilles Pelletier*, professeur de lettres au cégep F.-X.-Garneau et éditeur, président du jury
- *Philippe Barbaud*, professeur retraité du Département de linguistique et didactique des langues de l'Université du Québec à Montréal
- *Johanne Boucher*, présidente de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec
- *René Lesage*, professeur au Département de langues, linguistique et traduction de l'Université Laval

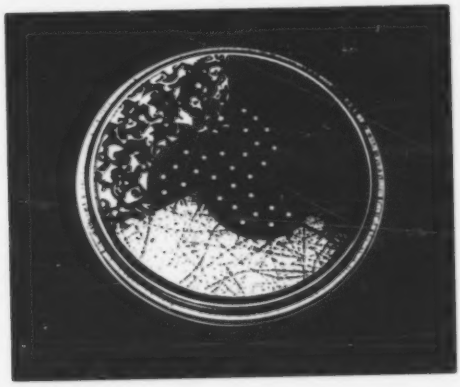
Prix Lionel-Boulet

- *Ian S. Butler*, professeur titulaire à la Faculté d'études supérieures et de recherche de l'Université McGill, président du jury
- *Géza Joos*, professeur titulaire au Département de génie électrique et informatique de l'Université Concordia
- *Jean-Marc Rousseau*, retraité
- *Christian Roy*, professeur titulaire au Département de génie chimique de l'Université Laval
- *Robert J. Zamboni*, vice-président de Merck Frosst



ÉCRIN

L'écrin en bois d'acajou, doublé de peau de vache et de porc de couleur marine et muni d'un hublot en verre, a été conçu et réalisé par le relieur Jacques Fournier et L'Étude.



MÉDAILLE

Créatrice : Christine Larochelle
Toute realisation prend racine au cœur de l'être habite par la passion.
Au centre du vortex, derriere la placidite des etoiles, la pulsation du desir
emprunte le sentier des formes elementaires, depuis l'aleatoire
et l'ordonné en passant par l'organique.

Cette annee, le jury qui a choisi la creatrice de la medaille etait forme
de Josee Ladouceur, joaillière, de Florent Cousineau, artiste en arts visuels,
et de Jacques Coutu, professeur de design à l'Universite du Quebec à Montreal.

PARCHEMIN

Le parchemin remis aux laureats des Prix du Quebec
a ete calligraphie sur papier Saint-Gilles par Anna-Linda Gagné.